



Marseille - France

cbrog

02-08-2005

Cela peut sembler surprenant, mais il était impératif pour moi d'arriver à quitter Marseille avant la date de mon premier vol.

Grâce au hasard et aux dernières rencontres, Magali et Fred vont me récupérer demain à Arles et nous remonterons en voiture jusqu'à Paris.

Je passerais ma dernière nuit Française chez Yann mon ancien co-locataire.

Ce soir je serais à Arles où j'aurais le bonheur de retrouver une partie de l'équipe avec qui j'ai fait mon stage photo il y a peu.

Pour l'heure, Corinne m'a accompagné à la gare et m'a prodigué l'un des meilleurs conseils possible pour mon voyage : "Et surtout beaucoup d'humilité avec les gens. Beaucoup, pour les rencontrer."

Séoul - Corée du sud

cbrog

06-08-2005

SHIN m'a arrêté dans la rue car il a vu sur mon sac à dos, le pied de mon appareil photo.

Nous avons rapidement engagé la conversation avec notre mauvais anglais respectif.

Mais SHIN devait travailler et nous nous sommes donc fixé rendez-vous pour le soir 18h00.

Il était là et il a voulu me faire voir la ville depuis les hauteurs... En fait avec mon sac à dos et ma tente que je transportai le matin, SHIN, qui en est un lui-même, m'a pris pour un spécialiste de la montagne. Nous sommes donc allé sur Hanzan Mountains. Là haut, le hasard nous a fait rencontrer PA O Shim, un Mountain Master, comme l'appelle SHIN. Du coup ce dernier nous a guidé jusqu'au rocher préféré de SHIN qui est un endroit situé dans un courant d'air (fort agréable après une journée à 30° et 60% HR). Là SHIN a sorti de son sac un réchaud, une casserole, l'eau et des pâtes chinoise et il a préparé le repas pendant que nous regardions le soleil se coucher et la ville s'illuminer.

Après ce repas, j'ai expliqué à SHIN que je voulais faire des photos de nuit dans le centre ville. Il a préféré m'emmener dans le bar de son ami, situé au sous-sol d'un immeuble, et ce soir il y a concert de rock et de tango.

Quand je vous dis que SHIN est un brog coréen...

Séoul - Corée du sud

cbrog

07-08-2005

Le Traveler's A Hôtel est situé près de la station de métro EUJIRO 4 (ligne 2 et 4). Il est en plein dans le quartier des vendeurs de revêtement de sol. Bref si vous cherchez des parquets, de la moquette ou du lino en importation, vous pourrez réserver ici.

C'est un hôtel bon marché pour les voyageurs, en effet pour 30.000,00 Won vous avez droit à une chambre avec climatisation bruyante, ventilateur rotatif, salle de bain et WC dans la chambre et TV que j'ai pas allumée donc je sais pas si il y a CNN...

Au fait 30.000,00 Won représentent (maintenant que je le sais) : 24,00 €

Mme SIM BOX EYE est la patronne de ce charmant petit hôtel qui dispose de pas moins de 4 entrées. Facile de trouver l'hôtel quand on se perd dans les petites rues environnantes.

Ce matin, comme je devais me lever pour rejoindre SHIN, j'ai demandé à Mme SIM de me réveiller à 7h30.

Je pensais faire une bonne nuit car encore fatigué du voyage, mais le décalage horaire a été plus fort que tout, j'ai simplement dormis deux heures avant que Mme SIM ne frappe à ma porte.

Je me suis levé, préparé et suis allé boire deux grand café en poudre qui sont si gentiment offert dans la salle d'accès à Internet (4 ordinateurs à disposition 24h/24).

Après avoir consulté mes mails, je retourne à ma chambre prendre mon sac et là me rend compte que Mme SIM m'a réveillé avec une heure d'avance...



Je retourne donc à la salle Internet pour écrire ces quelques lignes en attendant que l'heure passe, et je regarde devant moi, Mme SIM et son amie qui joue sur une machine à sous !

Geongju - Corée du sud

cbrog

13-08-2005

Je suis arrivé à Gyeongju un peu tard dans la soirée, il y a de cela trois jours.

J'ai de suite pris l'option de faire du camping, mais la ville n'ayant pas de lieu spécifique pour cela, j'ai décidé de m'installer dans un parc municipal, sous un pont...

Le premier jour je suis allé visiter les quelques sites touristiques de la ville, dont plusieurs sont inscrits au patrimoine mondial de l'humanité. Un peu déçue tout de même par ce que j'ai vu, je retourne à mon campement ce soir là plutôt extenué de fatigue. Pendant que je me prépare à manger, un coréen vient me parler, il parle couramment l'anglais et nous faisons rapidement connaissance. Il s'appelle Song et il est chauffeur dans un garage de réparation de camion.

Il me met en garde contre les moustiques et l'orage qui menace et me quitte pour poursuivre sa promenade avec sa femme.

L'orage éclate, je reste sous ma tente bien protégé par le pont au dessus de ma toile, et je prends en photo les joggeurs coincés par l'orage dont l'un d'entre eux courra sur place durant les vingt minutes d'orage.

Les heures suivantes auront été un vrai cauchemar. Je n'ai pas fermé l'oeil de la nuit à cause des moustiques et ce n'est qu'à l'aube, les voyants enfin sous ma tente, que j'arrive à les exterminer un à un. Je m'endors pour me réveiller vers 13h30.

Je passe le reste de la journée à visiter la ville, mais n'y trouve pas beaucoup d'intérêt. Il est urgent que je sorte des grandes villes. Au vu de l'heure, je décide de rester tout de même dormir une nuit de plus.

Ce soir là, Song repasse devant ma tente avec sa femme. Il est très heureux de me revoir et m'invite chez lui pour une douche (trop beau cadeau pour que je refuse...). Nous échangeons encore sur qui nous sommes et je lui explique mon voyage.

Ce jour là, Song me donne son téléphone et m'indique que tant que je reste en Corée, je peux l'appeler pour n'importe quel problème...

Finalement, le lendemain, je décide avant de quitter la ville, d'aller voir un temple bouddhiste où des images de Bouddha sont gravées dans la roche.

Je quitte ma tente vers 10h00 et prends un bus, que j'ai beaucoup de mal à trouver. Le chauffeur me fait descendre à un arrêt en pleine montagne et m'indique un chemin dans la vallée.

J'enquille la route sous un soleil de plomb. Il n'y a pas trop d'humidité dans l'air, mais la chaleur est littéralement écrasante.

Je traverse un petit village d'agriculteurs où l'on me confirmera ma route. L'ascension commence. La côte est pentue comme rarement j'en ai vue, et les zones d'ombres vraiment trop rare.

Au fur et à mesure que je monte, pardon, que j'escalade, j'entends les chants religieux et le son des cloches qui s'intensifie. Cliché, mais encourageant.

Cela durera plus d'une heure avec seulement un demi litre d'eau et une mandarine.

Enfin arrivé au temple, j'y découvre un refuge de 5 places pour les personnes qui veulent s'y retirer et une habitation pour le moine qui s'occupe du site.

Un temple traditionnel se dresse face à la vallée avec une représentation de Bouddha et un peu plus loin, sur le côté droit, il y a les fameuses gravures dans la roche.

Tour d'horizon, photoS, repos et désaltération, puis je sors mon microphone et enregistre quelques minutes de la zone.

Gazouillis d'oiseaux, bourdonnement d'insectes, tintement de petites cloches aux grés du vent et toujours chants religieux qui semblent venir de plus haut dans la montagne.

Je contourne le temple et entreprend de poursuivre l'ascension par le lit de la rivière. Je m'arrête très vite, un raté du disque me fait vite comprendre que personne n'est en train de chanter, et il ne me faudra que quelques minutes pour trouver le haut parleur... Je redescends !



Je fais du stop pour rentrer à Gyeongju, trop facile, pas même deux minutes d'attente. C'est de retour dans la ville que les choses se gâtent.

Il n'y a plus ma tente.

Je vais tout de même jusqu'au pont, visible depuis plusieurs centaines de mètres. Ne trouve aucune trace de papiers d'information quelconque. Seul indice qui me laisse penser que se sont les gardes du parc qui ont nettoyés les lieux, la pierre que j'avais utilisée comme table pour mes repas n'est plus là.

Comme au poste de police personne ne parle anglais, je téléphone à Song. Nous nous retrouvons tant bien que mal, et il m'emmène immédiatement et au pas de course à la Mairie (City Hall). C'est qu'il est 17h15 et à 17h30, tous les bureaux fermes. Sur place, il explique pour moi aux personnes qui s'occupent des "Aliens", ce qui m'arrive. Quelques coups de téléphones plus tard, Song se tourne vers moi avec un grand sourire et m'indique que l'on a retrouvé mes affaires.

Nous y partons tout aussi rapidement, et nous retrouvons dans une mairie de quartier, où effectivement ma tente est déposée dans un coin.

Explication de Song, excuse (???) du représentant local, casquette et boisson offertes (!!!) pendant que je range correctement mon matériel.

Quelques hallucinations plus tard, nous nous retrouvons avec Song dans un bar où je compte bien lui payer un coup pour l'aide qu'il m'a accordé. Là je découvre que Song est un ancien Ingénieur, spécialiste dans la mise au point de machines de purification d'eau de mer. Son travail l'a emmené en plusieurs endroits de la planète et puis un jour il en a eu marre, trop de stress, il a décidé d'arrêter et il est devenu chauffeur dans sa ville. Finalement les hallucinations ne s'arrêtent pas facilement.

Je quitte Song après quelques litres de bières, très heureux de l'avoir rencontré.

Je reste très impressionné par ce Monsieur de 58 ans qui a, entre autres, réussi l'exploit de retrouver ma tente en moins d'une heure.

Hupo Port - Corée du sud

cbrog

21-08-2005

Je suis arrivé à Hupo Port en début d'après-midi, le 13 août. Une chaleur écrasante ne me donnait pas envie d'aller à la recherche d'un lieu pour dormir en trimballant mon sac à dos. Je l'ai donc laissé à la gare routière sous la surveillance du chef de gare et j'en ai aussi profité pour mettre en recharge portable et appareil photo. Trop sympa ces Coréens.

Me voilà partie à la découverte de cette ville (7.000 habitants) et surtout à la recherche d'un camping officiel, n'ayant pas du tout envie de réitérer mon exploit de Gyeongju.

Je cherche un peu et comprends vite que la ville est séparée en deux zones bien distinctes, l'une réservée au « tourisme », l'autre à l'industrie.

Du côté du tourisme, je trouve un premier camping et malgré le panneau certes en coréen, mais tout de même très explicatif, je demande le prix à un gars qui a sa voiture garée à côté de l'entrée.

En fait il n'était pas tout seul, et un second gars sort de la voiture. Ils font tous les deux un bon mètre soixante quinze, pèsent plus de 180 kg (à deux) et ont de nombreux tatouages sur tout le corps. Le genre pas tibulaire tu vois mais presque comme dirait Coluche.

Bref la discussion est engagée et l'un d'eux m'explique ce qu'il y a d'écrit sur le panneau, à savoir 5.000 Won (4 €) pour rentrer plus 1500 Won par nuit, les douches sont en plus (5.000 Won). Bien décidé à faire des économies, je souffle un peu pour signaler que je trouve cela cher, et là immédiatement, le gars qui vient de me donner les tarifs me dit de venir avant la tombée de la nuit avec mes affaires et que je vais pouvoir m'installer gratuitement, que pour moi c'est « no money »... Je réponds que oui, mais bien sûr et je les quitte bien décidé à trouver autre chose. Oui mais voilà, autre chose y'a pas.

Avant la nuit, je retourne donc au camping et retrouve ce fameux gars qui est au Snack de la plage, visiblement son business. Dès qu'il me voit, il se lève et vient à ma rencontre. Comme il veut m'indiquer une place de camping et qu'il est pieds nus, il attrape un gars qu'il connaît et qui passait par là au mauvais moment et il lui pique ses tongs. Il m'emmène à une place correcte et siffle le gars qui a perdu ses tongs pour qu'il aille me chercher un carton à placer sous la tente afin que le sol ne soit pas trop dur. Je commence à m'installer, ils s'en vont.



Un quart d'heure plus tard, le gars revient avec une jeune fille plutôt mignonne et court vêtue. Un peu comme Perrette. Il se pose à côté de ma tente, m'appelle et m'offre un café que la jeune fille (qu'il me présente comme sa « Beautiful Sister ») nous sert, à lui en premier. Le café est bu, le gars me dit de venir après au Snack puis ils repartent, le gars file un billet à la fille...

J'achève de m'installer et commence à me préparer à manger. Là un couple passe et vient me parler en coréen, comme je comprends rien, ils repartent et vont voir une autre tente.

Je termine de manger et après une douche que je resquille, je vais au Snack voir ce qui se passe.

Big Boss, c'est ainsi que je l'ai baptisé depuis qu'il m'a dit faire partie de la "Coréen Mappia" (Les coréens n'ont pas les sons « F » et « M », ils emploient donc le son « P » et « B » à la place) ; donc Big Boss est avec son pot tatoué d'un immense dragon qui démarre de sa cheville gauche pour remonter jusqu'à sa cuisse et il semble très heureux que j'ai accepté l'invitation de tout à l'heure. Cette première soirée en leur compagnie est plutôt simple et sympa. Ils me parlent essentiellement en Coréen, Big Boss surtout, mais par ce qu'il a épuisé les quatre mots d'anglais qu'il connaissait, je réponds que je ne comprends rien malgré de nombreux efforts.

De temps en temps il me demande si je veux du Coca ou une autre boisson, gentil et généreux quoi, comme tous les Coréens. En fait ces gars me rappellent les gars du Panier (quartier de Marseille), et Big Boss en particulier me fait penser à Raouf quand il m'offrait des morceaux de schit pour m'accrocher comme client.

Le lendemain, je vais voir ce qu'il se passe du côté du port industriel. Là je découvre un chantier naval, dans lequel je rentre doucement au début, mais comme mes deux appareils photos semblent bien acceptés, j'y rentre en plein. Il y a six bateaux de 180 Tonneaux en cours de réparation sur cale sèche. Il s'agit de bateaux dédiés à la pêche aux crabes qui semble être une très grosse activité économique locale si j'en juge par le nombre de bateau identique qu'il y a dans le port et l'emblème du crabe géant à l'entrée de la ville.

Sur l'un des bateaux, les marins sont en train de remettre en état le pont pour préparer la remise à l'eau. La peinture de la coque et des cabines est fraîche de la veille. Les uns déplacent les cordages, un autre jette à terre les cartons, bidons de peinture et autre relique de la réparation et un dernier ajuste les planches en bois des parties du pont qui ont travaillées. Ils font une pause et m'invitent à partager un café avec eux.

Sur les autres navires, une quinzaine d'ouvriers travaillent à la remise en état des coques des navires. Ici la proue de l'un est refaite entièrement, là la poupe d'un autre a aussi été déposée et laisse apercevoir la salle des machines. Quatre personnes y travaillent. D'un côté un ouvrier brûle et découpe au chalumeau les parties de coques récalcitrantes. À côté de lui, une meuleuse glisse le long de l'armature pour la nettoyer, de grandes gerbes d'étincelles sont projetées dans tous les sens, parfois à terre, parfois sur les autres ouvriers.

Derrière eux, sur la partie bâbord de la poupe, un troisième homme est en train de placer, d'assembler les nouvelles tôles d'acier qui referment la coque du navire. Plus tôt il a pris les mesures, découpés l'acier au sol, et là il ajuste les pièces entres-elles et ne les fait tenir qu'en mettant quelques points de soudures qu'il pose de l'intérieur. C'est le dernier ouvrier, accroupi sur son échafaudage, qui achève l'assemblage des plaques entres-elles en réalisant les soudures complètes. Son arc électrique ne s'arrête que pour changer les baguettes et ils réalisent des cordons rectilignes et parfaitement maîtrisés qui referment définitivement la cale du bateau.

Tout cela se passe au milieu d'un joyeux bordel. Le sol de terre est rempli de débris en tout genre, morceaux de bois, d'aciers neufs ou rouillés, bouteilles et sacs en plastiques, canettes et reste de repas.

J'ai assez d'images pour la journée, je prends la route du camping. En chemin je remarque qu'il y a un club de plongée dans cette petite ville. Comme j'ai passé mon premier niveau juste avant de partir, je vais voir combien coûte une plongée même si ce ne serait vraiment pas raisonnable pour mes finances.

La plongée : 30.000 Won + Location d'équipement : 30.000 Won soit un total d'environ 48,00 €...

Ils n'ont pas ma taille en combinaison, le problème est réglé !

L'équipe me demande de rester pour partager l'apéro qu'ils sont en train de préparer.

Un poulpe est suspendu à l'armature de la tente, a priori ils ne s'embêtent pas du tout avec les mêmes règles de chasse sous-marine que nous en France. Un gars s'en approche, en coupe deux morceaux, avale le premier et me tend le second. Frais, et très bon.

En plus du poulpe, il y a deux bons kilo de coquillages, du poisson et du Sojo (alcool coréen à base de riz ~ 20/25 %). Il y a



toute une équipe qui est là pour quelques jours pour une série de plongée. Ils ont l'air vraiment heureux de ce qu'ils voient en dessous, aujourd'hui ils ont fait trois plongées...

Le soir je retourne au snack de Big Boss. En réalité il s'appelle Tchan Gun et il a 38 ans. L'âge est très important en Corée, tout le monde vous demandera le votre, et vous le donnera le siens.

Ce soir ils sont sept et l'un d'entre eux est professeur au club de plongée. Je ne l'avais pas reconnu avec sa casquette et ses lunettes de soleil en plein milieu de la nuit.

Une autre fille arrive dans la soirée. Big Boss me la présente elle aussi comme l'une de ses « Beautiful Sister », et tout comme la première, elle nous sert le café. La seule différence c'est qu'elle parle deux mots d'anglais, aussi j'essaye un échange, mais la foule environnante, troublée que la jeune fille parle anglais la chahute et elle s'arrête de parler. Le café consommé, c'est Big Boss qui me propose de poursuivre la conversation avec la jeune fille. Comme je ne comprends pas tout de suite, la jeune fille me re-explique, un peu gênée. Je ne sens pas la situation très propice aussi je décline l'offre. « Beautiful Sister » s'en va.

Au cours de cette soirée, j'ai fait quelques clichés que j'adore, de ce groupe d'apprentis truands.

Le lendemain j'ai pas mal flemmardé au réveil. Mais quand je me suis décidé à me lever, le surveillant des douches n'était pas là, donc nouvelle resquille.

Il est important que j'arrive à retourner à l'entreprise de réparation des bateaux, j'ai envie de revoir l'équipage et le bateau qui était en cours de finalisation hier. Je pensais avoir compris de ma première discussion avec l'un des marins que le bateau ne serait remis à l'eau que le lendemain, mais aujourd'hui, mauvaise surprise, il n'est déjà plus là.

Un peu déçu, je poursuis mon reportage sur ces ouvriers et remarque qu'un autre bateau reçoit sa dernière couche de peinture. Je ne sais pas si l'équipage ira aussi vite que pour le premier navire, mais j'essaierai de me lever demain matin pour assister à la remise à l'eau.

Je monte sur le pont du bateau qui est en phase de peinture. Le seul moyen d'accès est une échelle d'une dizaine de mètres qui est maintenue au bateau par une corde bleue, couleur de la coque. Le peintre ne fait vraiment pas dans le détail quand il s'attaque à un navire de 180 Tonneaux. La peinture est vraiment fraîche, mes pieds collent quelques peu sur les parties métalliques du pont. Je n'ose toucher aux rambardeuses blanches puisque j'ai vu le peintre finir la cabine de pilotage de cette couleur. Je fais le tour du pont et prends quelques photographies qui me font marrer. Les chiottes tout repeintes en bleu, y compris la faïence, les glacières de la cuisine en vert et l'encre qui est restée sur le pont est tachetée de toutes les couleurs qui composent le navire, bleu, vert, blanc et bordeaux.

Je redescends et m'approche d'un groupe en train de travailler à remettre sur rail l'un des chariots supportant le navire qui est partie. Il a dû dérailler lors de la remise à l'eau. Comme il pèse plus d'une tonne et demi, ils utilisent palans, treuils et poulies. Ils ont déjà bien avancé quand une déflagration retentit derrière le groupe. Cela provient du bateau où travaillent les quatre gars que j'ai vus hier. L'un d'eux est à terre. Il s'agit de celui qui découpait les derniers morceaux de tôle. Visiblement il a eu un problème avec son chalumeau et il a été soufflé par l'explosion. Il aura fait une chute d'environ 3 mètres et il indique plusieurs parties de son corps qui lui font mal. Sa cheville gauche, son poignet et son coude droit, il me semble que son visage est un peu brûlé aussi.

Comme son chalumeau est toujours en fonctionnement, et qu'il est tombé au fond de la cale, il est en train de percer la coque. Le chef de chantier cours fermer les bouteilles, puis il va chercher une bombe d'aéro réfrigérant telle que l'on en voit sur terrain de foot dans le sac des soigneurs.

Le gars se relève, aidé par l'un de ses compagnons, ils font quelques mètres, le premier appuyé sur le second, mais finalement un transport s'impose, aussi le blessé finit-il sur le dos de son ami.

Pendant ce temps un autre ouvrier a déjà entrepris la réparation du chalumeau. Le tuyau percé, origine de l'accident, est raccourci d'une vingtaine de centimètres et remis en place avec du fil de fer.

Je sens l'ambiance du chantier se tendre, je préfère les laisser tranquille pour aujourd'hui.

En arrivant au snack, j'ai vu Big Boss partir en voiture avec ce qui semblerait être sa mère et ses deux vrais sœurs. Reste son pot au dragon et trois autres gars. Ils jouent aux cartes, ils jouent de l'argent.

Une troisième « Beautiful Sister » vient pour servir le café. Va falloir que je trouve d'où elles viennent quand même...



Ces gars me font vraiment marrer. Ils ont tous au moins un tatouage du genre guerrier et plusieurs cicatrices sur le corps. Ils m'ont tous dit qu'ils faisaient parties de la « Coréan Mappia » et avoir un gros ventre fait partie intégrante de la panoplie du parfait maffieux local, mais Big Boss qui est revenu, ne veut pas que l'on voit sa graisse sur les photos et l'essentiel de leurs journées passe à regonfler les bouées qu'ils prêtent à tous les gosses de la plage.

Big Boss me file rendez-vous pour le lendemain 9h00... Pas compris pourquoi ? !! ?

Je suis évidemment au rendez-vous, mais pas Big Boss. Alors je m'installe au snack et bricole mon site Internet sur mon portable, face à la mer. Cool.

Vers 10h30, Big Boss arrive, la gueule très enfarinée et il est accompagné d'un jeune. Ils démontent le snack.

J'alterne la poursuite de mon travail avec quelques coups de mains jusqu'à ce que Big Boss s'arrête. Il commande du café par téléphone, une « Beautiful Sister » arrive et puis repars.

Nous ne nous retrouvons plus que tout les deux, et j'en profite pour essayer de communiquer avec lui. Sans ses pots qui se foutent de sa gueule, il est plus loquace. Il m'explique que la plage va fermé parce qu'après la fête nationale (indépendance de la Corée – 16 août 1945) il n'y aura plus personne. Il va donc retourner chez lui à Séoul. Ici ce n'est que pour les vacances, se reposer, peut-être son lieu de naissance...

Il me dit qu'à Séoul, il a plusieurs amis qui ont des bars et que lui et l'un des gars qui sont ici, travaillent dans une entreprise de sécurité. L'un de ses pots arrive, fin de la discussion.

Milk-shake, « Beautiful Sister ».

Café, « Beautiful Sister ».

Quasiment systématiquement une fille différente.

Toute une équipe de jeunes est arrivée et Big Boss donne des instructions pour le rangement et le nettoyage de la zone.

Je ne sais toujours pas ce que fait en réalité Big Boss. De ce que je vois, il n'y a pas franchement de trafic et pourtant il dépense un argent fou toute la journée. Les jeunes sont à sa botte et il semble bien avoir un lieutenant qui, quand il est là, s'occupe de tout à sa place.

Le soir cela aura été un grand festin. Viandes et Poissons ont grillés plusieurs heures sur les barbecues. Les boissons (pas trop d'alcool, juste quelques bouteilles de Sojo) ont coulées à flot. Toute l'équipe était là pour partager ce qui ressemblait à un dernier repas.

Je n'ai plus revu Big Boss à la plage après cette soirée.

En effet, la plage s'est fermée dès le lendemain. Même les gardes côtes ont rangés et fermés leur bureau. Sur les quelques jours suivants, les tentes sont parties les unes après les autres et il n'en est finalement resté que trois dont la mienne.

Il ne reste de l'activité que sur le port industriel. Là les ouvriers poursuivent leur travail quoi qu'il arrive, sept jours sur sept. J'ai enfin trouvé un gars qui parle un peu l'anglais. Il m'explique qu'ils sont plusieurs à venir d'une autre ville pour ce travail temporaire, que l'entreprise a gagné un gros contrats et que plusieurs bateaux ont été réparés, il ne sait pas combien au total. C'est lui qui m'explique qu'ils travaillent tous les jours de la semaine. Il gagne environ 150 \$ par jour. Quand je lui dis que je trouve que c'est beaucoup d'argent, il me répond qu'il a déjà travaillé en Espagne pour l'armée coréenne pour 200 \$ par jour. Plus tard j'apprendrais d'un étudiant en médecine qui me prendra en stop qu'en Corée tout le monde gagne entre trois et quatre fois plus qu'en France. En revanche il n'y a aucun système de protection sociale.

Un dentiste gagne au minimum l'équivalent de 16.000 € par mois, un salarié d'une entreprise publique paye entre 100 et 300 \$ de taxe par mois en fonction de ses revenus, et la TVA est de 10 %. Les entreprises privées ont plus de charges mais plusieurs donnent quand même 15 jours de vacances à leurs ouvriers. Les autres n'ont droit qu'aux 8 jours fériés annuels.

En ce qui concerne les ouvriers du chantier, en général ils ne travaillent que 6 mois de l'année. Là comme il s'agit d'une commande spéciale, cela fait un an qu'ils sont sur place et dans deux mois ils ont finis. Alors ils tiennent la cadence de 10 heures par jours, 7 jours sur 7.

Aujourd'hui, il y a encore eu un problème sur le chantier, toujours sur le même bateau. Le fond de la cuve à mazout s'est percée, et du carburant s'est répandu sur le sol, accompagné d'un épais dépôt. Trois gars ne s'arrêteront pas à midi pour aller



manger. Ils resteront jusqu'à qu'ils aient résolu le problème qui consiste à creuser des grands trous pour « cacher » cette pollution et nettoyer la coque avec un jet haute pression pour ne pas laisser de traces. La Corée est un pays qui tri ses déchets ménagers. L'équipe me fait comprendre qu'il ne faut pas que je prenne de photo.

Je les laisse donc à nouveau tranquille et quitte le chantier en emportant une carte de l'entreprise en me disant que j'arriverai peut-être à trouver à VLADIVOSTOK un magasin où je pourrai faire imprimer quelques images que je leurs enverrais.

Je rentre au camping sous la pluie. Elle ne s'arrêtera pas de la nuit. Le lendemain je plie mes affaires et toujours sous la pluie je tente de regagner Séoul en Stop. Se sera fait relativement facilement. Le 21/08 je suis à l'heure à l'aéroport (pas l'avion, il a 5 heures de retard), j'arrive à acheter mon billet réservé par téléphone. Je suis sensé décoller vers 21 heure...

Vladivostok - Russie

cbrog

04-09-2005

Je viens de laisser Elena, un taxi l'attendait. Je remonte la rue jusqu'à l'immeuble de Liuba, et comme l'ascenseur s'arrête à 23h00, il me faudra grimper les 9 étages à pieds. Se sera la deuxième fois ce soir puisque j'ai déjà raccompagné Natacha jusque chez elle. Ce n'est pas qu'elle habite loin, tout juste une cinquantaine de mètres séparent les deux bâtiments, mais les filles pensent que les rues ne sont pas sûres alors...

C'était ma dernière soirée à Vladivostok. J'avais envie de la passer chez Liuba, avec les personnes qui ont le plus comptés pour moi ici, malgré le court séjour que j'ai passé dans cette ville. Plus tôt dans la soirée, j'ai revu Mauro l'italien qui est tombé amoureux d'une russe l'année dernière et l'une de ses amies, Youla qui est journaliste et qui a fait un si mauvais article sur moi. Elle a été impressionnée de mon aventure des premiers jours, aussi m'avait elle demandé si j'acceptais de faire un interview avec elle.

C'est vrai que j'avais pas très bien préparé mon arrivée dans cette ville, nulle part ailleurs non plus, mais ici, en Russie, un manque de préparation devient vite un problème.

J'attaque tout juste la dernière côte, avec le sourire aux lèvres car je repense à mes premiers jours dans cette ville. Pas moyen de trouver un hôtel à moins de cinquante dollars la nuit et surtout pas d'argent liquide sur moi. Je me trimballe donc durant deux jours, mes 30 kg de bagage et matériel photographique dans tout mes déplacements. Un véritable enfer dans cette ville bâti, tout comme Rome (où Nîmes), sur 7 collines. Ce n'est peut-être pas tant les côtes des rues qui me feront souffrir que l'état des trottoirs, routes et passages sous terrain.

En fait cette ville semble ravagée par une guerre que se mène les hommes contre les éléments.

Le déplacement le long d'un boulevard est relativement facile. Il y a toujours au moins un des deux côtés qui bénéficie d'un trottoir aménagé. Mais il faut bien regarder où mettre les pieds car de nombreux trous apparaissent chaque jour. Ici une canalisation est cassée et l'eau creuse sous la chaussée qui s'affaisse au fur et à mesure, là des ouvriers sont passés pour réparer, mais comme on avait déjà besoin d'eux ailleurs, ils n'ont pas pris le temps de reboucher la tranchée qu'ils ont fait ou encore il y a eu une inversion des écoutilles d'accès aux galeries souterraines et la première est tombée au fond du puit alors que l'autre est une embûche sur le passage. Cela en rajoute à l'état des routes qui ressemble à un champ de nids de poules. Toujours est-il que dès que la trace de la main de l'homme a une faiblesse, un peu de verdure reprend place. J'ai même vu sur un carrefour en pleine ville des champignons qui poussaient, vous dire l'humidité qu'il y a ici.

Mais le plus surprenant sont les rues secondaires qui font systématiquement face à la côte. En fait elles permettent de changer de boulevard mais uniquement à pied car très vite la route devient chemin de terre, puis sentier et enfin escalier en bois ou béton dans le meilleur des cas.

L'hiver, la neige peut paralyser la ville pendant plusieurs jours. En fait il tombe ici autant de neige que partout ailleurs dans cette région de la Russie, mais ici, la particularité est qu'il ne neige qu'une fois par mois. La municipalité indique alors à ses concitoyens qu'elle est impuissante devant de tel évènement et que tout comme les longues périodes de verglas à -20°C, elle s'en remet à Dieu pour l'aider à tout remettre en place.

Au printemps l'humidité revient avec le vent du nord. Elle, elle est omniprésente et lui vous glace jusqu'au sang une fois qu'il à traverser vos vêtements humides.

Quand les pluies des typhons du mois de Juillet arrivent, l'eau dévale des collines et emporte avec elle un peu plus de civilisation. Cela provoque chaque année des inondations fantastiques pour une ville portuaire, mais comme les bouches d'égouts sont bouchées par le terre que charries les torrents qui viennent des hauteurs, l'eau prends la place des véhicules dans les rues et ne s'écoule que très lentement dans la baie.

Tout le monde aime l'automne à Vladivostok. Tout d'abord par ce que le climat y est tempéré, on appelle ici cette période, la saison de velours ; mais aussi par ce que la municipalité devrait bientôt remettre en service l'alimentation collective d'eau chaude. Personne ne sait combien de temps cela durera, mais au moins une douche chaude après un été si humide, cela ne peut pas faire de mal.

Me voilà à l'entrée de l'immeuble, je tire sur la porte et j'entend le contrepoids du ferme porte racler le long de son tube



d'acier. Il n'y a pas de la lumière à tous les étages, mais ici cela fonctionne. J'ai aperçu en m'engageant dans l'escalier une publicité sur la quelle une femme blonde est représentée. Incarnation de la mode russe, cette fille est habillée court en bas, transparent en haut et elle est perchée sur des chaussures à haut talon.

Ses chaussures ont des lanières qui s'emmêlent sur son coup de pied libérant tout juste ses orteils qui respirent difficilement sous un vernis écarlate. De grands lacets s'enroulent tout autour de ses molets, supportant aisément ces liens qui soulignent leurs galbes.

Les jambes des russes sont infiniment longues. De quoi remplir plusieurs pages.

Pour leur tenue, les jeunes russes s'attachent à suivre la mode qui leur est présentée par la télévision satellite. Autant vous dire qu'à onze heure du matin, vous avez l'impression qu'elles partent toutes en boîte de nuit. Jupes plissées, robes tabliers, shorts moulants accompagnés de petits, petits hauts, parfois à paillettes, souvent transparents, permettent à ses demoiselles d'avoir l'impression d'être sortie habillée. En fait pour un européen il n'en est rien. Les coréens m'avaient dit à plusieurs reprises qu'ils trouvaient les femmes russes très belles. Je ne partage pas tout à fait leur avis. C'est vrai que vous pourrez croiser quelques belles russes, mais ce qui vous fera vous retourner le plus souvent, n'est pas tant un charmant visage qu'un soutien gorge galbé dessous une tunique fleurie transparente ou une jupe si légère et si courte qu'elle vole sous la brise de la côte.

Voilà que je redresse la tête et que je me retrouve déjà à l'entresol, lieu des boîtes aux lettres. Elles ont cent ans ces boîtes en métal qui tiennent encore par quelques bouts de fil de fer et une bonne couche de peinture. De toute façon, il n'y a que très rarement du courrier. En dix jours chez Liuba, elle n'a ouvert sa boîte que deux fois, pour en sortir de la publicité de l'université d'à côté.

Faut dire que la poste en Russie, ça à l'air d'être quelque chose. Le premier jour que j'ai passé en ville, j'ai voulu aller à la Poste pour envoyer un colis que j'avais préparé à l'aéroport de Séoul mais que je n'avais pas pu envoyé car j'y étais un dimanche. Déjà, j'avais déjà de la chance, j'avais rencontré un Allemand (Oliver) qui parlait anglais et un peu de français et qui était avec sa copine russe (Sacha). Ils m'ont accompagnés à la poste où nous faisons d'abord la queue pour savoir à quel guichet de quel étage nous devons nous adresser. Une fois que nous avons le bon guichet puisque le premier n'était pas le bon, nous faisons la queue pour emballer le colis. Je regarde par-dessus les épaules des gens qui sont devant moi, et je m'aperçois que la préposée au colis, découpe de larges bandes de tissus, qu'elle coud à la main puis qu'elle scelle avec de la cire. Le travail est long et minutieux, mon carton déjà scotché ne fera pas l'affaire, je le sens bien. Effectivement, pas moyen de lui faire emballer mon colis tel quel, elle veut vérifier son contenu. Baguettes chinoises, documents sur la Corée, un drapeau coréen, un objectif et des pellicules. Il y a un problème, visiblement, elle n'est pas d'accord pour que j'envoie les pellicules puisque je peux les faire développer ici, et le drapeau par ce qu'il n'est pas Russe. Cela fait déjà quarante minutes que nous attendons, je n'insiste pas, je sors les objets du carton qu'elle referme et habille de son merveilleux tissu couleur crème. Il nous faut maintenant remplir les formulaires, l'un en anglais, le second en chinois – comment on dit baguette chinoise déjà en anglais ? - Ecrire les adresses destinataires et expéditeur sur le tissu et payer l'emballage du colis. Nous entreprenons la queue suivante pour la pesée du colis, et c'est là que je comprends qu'à la poste russe, il n'y a pas de paiement possible autre que par du liquide. Nous sortons de la poste, moi avec mon colis que je ne pourrais pas envoyer faute d'avoir assez d'argent sur moi. Plus d'une heure de perdu pour rien. Je remercie mes deux amis que je ne reverrais pas et nous nous séparons. Eux savent où aller, moi je n'ai pas encore de domicile, donc je regarde un peu autour de moi avant de choisir une direction.

Je grimpe deux étages et je me retrouve sur le palier le mieux barricadé de la ville. Je ne sais pas qui habite ici, mais le gars à super peur. Il a mis une grande grille en angle droit devant sa porte, ce qui fait qu'en plus de deux verrous énormes qui sont posés sur sa porte d'entrée, il y a une immense serrure et une chaîne qui empêche tout intrus de venir toquer à sa porte.

Heureusement que tous le monde n'a pas fait cela dans l'immeuble, j'aurais fini par avoir peur d'y entrer.

Tout le monde me l'a dit ici, Vladivostok est une ville dangereuse. Il y a des gangsters et de la criminalité de partout.

Moi j'ai passé douze jours ici, effectivement on ne peut pas dire que cette ville soit super accueillante au premier abord. Il faut dire qu'après la Corée, cela ne pouvait être que difficile. Quand on a commencé à me dire que cette ville était dangereuse, j'ai bien regardé autour de moi, et il est vrai que des hommes armés protègent toute les boutiques de la ville et que plus la boutique est importante et éloignée du centre ville, plus l'arme est puissante. Mais ce que j'ai trouvé de plus dangereux se fut d'essayer de traverser les boulevards. Sans rire, c'est vraiment super dangereux. Dès qu'un russe de Vladivostok commence à bien gagner sa vie, il achète un 4 X 4 d'occasion importé du Japon et il roule avec sa voiture à toute vitesse dans les rues de la ville sans se soucier ni des nids de poules ni des passants. Les soirs de pluies où je suis sortie faire des photos, cela battait des records de dangerosité. Cela a duré plusieurs jours comme cela où j'ai cru que l'ancienne génération n'acceptait pas de voir tous ces jeunes dans la rue, qui n'ayant jamais appris à faire par soi-même, passent le plus clair de leur temps à boire de la bière. Ils n'ont pas l'air très rassurant mais ce n'est pas d'eux qu'est venue le moment le plus critique pour moi.

Un jour où je traverse la grande place de la ville, je remarque qu'une scène annonce un concert pour le soir même. Je chercher et trouve le manager du groupe et lui explique que j'ai envie de venir faire des photos le soir autour de la scène. Il



accepte et m'inscrit dans mon carnet ses coordonnées pour le soir. A vingt deux heures, je suis à nouveau sur la place. La scène fait environ trente mètres de large et de chaque angle face au public, une rangée de barrières de sécurités ont été installées jusqu'à la régie qui est à une quarantaine de mètre de la scène. Ce qui fait qu'un immense triangle juste devant la scène est interdit au public et est surveillé par un policier tout les deux mètres.

Je suis assez impressionné du monde qu'il y a, mais surtout de la deuxième rangée de policier que je rencontre plus loin dans la foule. Je pense qu'il y a environ 400 flics sur la place.

Au bout d'une bonne demi heure, je finis par en trouver un qui parle anglais. Je lui explique ce que je veux, et après une hésitation d'une dizaine de minutes, puis une absence d'un bon quart d'heure, il revient en me disant que c'est OK, puisque le boss a signé dans mon cahier.

Je fais le tour de la scène, et je shoote plein pot la star des années 80 qui a fait presque 10.000 Km depuis la capitale pour venir faire ce concert. Je shoote « Agatha Christie » à droite, à gauche, devant, derrière, la foule aussi qui est si loin de la scène. J'en suis peut-être à ma centième photo quand un gars m'attrape par le col de la chemise de manière carrément brutale. Je me retourne, il s'agit d'un flic. Il commence à me parler, en russe évidemment, je comprends rien, je ne réponds rien. Il est complètement bourré. Il sent l'alcool plein nez, et dès qu'il me parle une sale odeur sort de ce qui lui sert de bouche. Il devient de plus en plus agressif. Il me pousse vers l'arrière de la scène qui est complètement dans l'ombre. Je ne le lâche pas des yeux, je ne voudrais pas qu'il en profite pour amorcer un coup de poing que je ne pourrais pas éviter. Une femme vient s'interposer entre nous. Ils parlementent un moment, mais le mec ne lâche pas ma chemise. Le ton monte de plus en plus. Moi je dis toujours rien. Le mec doit finir par me poser une question intelligente, par ce que la fille s'arrête de parler et se tourne vers moi pour attendre elle aussi la réponse. Je ne parle toujours pas. Le mec se met à hurler, la fille ouvre grand ses yeux ébahit par la situation. Le gars me pousse encore un peu plus loin vers une zone qui est encore plus sombre. Là je me suis dit que j'allais vraiment passer un salle quart d'heure. Et coup de bol, le premier flic qui m'a laissé entrer dans la zone de sécurité, entend la scène, s'approche et me reconnaît. Du sourire qu'il a aux lèvres je comprends qu'il me jette dehors pour m'éviter pire, mais bon, il m'a vraiment jeté dehors. Mes esprits retrouvés au milieu de la poussière qui m'entoure, je m'éloigne de la scène apercevant quelques flics qui sortent du cordon de sécurité et ne voulant pas savoir si c'est pour moi ou pour quelqu'un d'autre, je me casse.

Me voilà au sixième. J'ai bien mérité une pause. Je m'appuie contre la rambarde, souffle un peu et fouille mes poches. Dans l'une d'elle, je retrouve la carte de visite de M. Andrey Ur. SIDOROV. L'un des adjoints au maire de la ville que j'ai rencontré le jour de mon arrivée. Comme je ne trouvais rien facilement dans la ville, je suis allé à la mairie, et on m'a présenté à l'adjoint délégué au tourisme, à l'économie et aux relations avec les étrangers.

Un gars très sympa qui parle anglais qui m'a expliqué que j'étais obligé de prendre un hôtel ou de trouver quelqu'un qui m'héberge et qu'ensuite il fallait que j'aille au bureau d'enregistrement des étrangers signaler ma présence, mais que non, ici à Vladivostok il n'y a pas d'office de tourisme.

Une fois que j'ai eu rencontré Liuba, ou plutôt que Liuba m'est trouvé, nous sommes allés au bureau d'enregistrement. Le premier jour nous avons fait la queue dans trois bureaux différents pour savoir lequel était le bon. Quand on a eu trouvé le bon bureau, Liuba a pu prendre connaissance des papiers qu'il fallait pour mon enregistrement et nous sommes repartis car il était déjà trop tard. Liuba a préparé tout les papiers originaux et copies, et le lendemain nous sommes parties de la maison à sept heure du matin pour commencer la queue au bureau d'enregistrement. Le bureau n'ouvre qu'à 9h30. Nous passons donc quasiment deux heures sous un petit porche devant la porte du bureau, où le vent s'engouffre nous projetant dessus des gouttelettes de la pluie qui a démarrée. Quand nous sommes arrivés, il y avait déjà quatre gars qui faisaient la queue. Plus tard Liuba m'expliquera que se sont des ouzbèks qui font du trafic avec les places de la file d'attente. En effet quand nous sommes arrivés, Liuba a voulu s'inscrire sur le papier de la liste sur lequel il y avait une série de noms, quelques places libres et à nouveau une série de noms. Elle s'inscrit à la première place libre et là les gars commencent à parlementer. Liuba s'énerve, déchire le papier et refait la liste uniquement avec les présents. Personne n'ose la contredire. Au fur et à mesure que l'heure avance, des gars arrivent et apprennent la nouvelle de la liste avec plus ou moins de bonne humeur. Il faut dire que certains ont peut-être payé pour envoyer quelqu'un faire la queue à sa place. La seule personne qui posera un vrai problème et engagera une discussion un peu forte avec Liuba, est une femme qui ne veut pas se laisser impressionner par la personnalité de mon hôte.

Neuf heure trente, la porte du bureau s'ouvre enfin, après qu'une vingtaine d'agent administratif soient rentrés et qu'à chacun Liuba ai demandé s'il était possible d'attendre à l'intérieur. Tout les refus consommés, nous pénétrons enfin dans le couloir qui sert de salle d'attente devant la petite dizaine de bureau. Liuba continue de faire respecter sa liste d'attente au risque d'énerver les agents administratifs. Les ouzbèks eux, n'élèvent plus la voix, ils risqueraient de se faire mettre à la porte en cas de problème. L'un d'eux m'explique en anglais qu'ils viennent ici pour du travail au noir. C'est loin de chez eux, mais on gagne tellement d'argent ici. Et puis c'est plus facile qu'en Europe puisque tout les ouzbèks parlent le russe.

Nous rentrons une première fois dans le bureau. L'agent administratif prend connaissance du problème, j'ai deux jours de retard pour mon enregistrement. Elle consulte mon passeport et note que sur mon visa, j'ai signalé à l'ambassade de Russie que j'avais réservé un hôtel. Il me demande donc mon voucher. Je fais mine de rien comprendre, le voucher je l'ai acheté sur internet pour 30 \$. Cela m'a permis d'avoir mon visa, mais l'hôtel n'existe pas et il de toute façon l'adresse était à Moscou.



Au bout d'un moment elle renonce à me poser la question et indique à Liuba qu'il manque juste 5 photocopies. Nous ressortons, nous frayons un passage au milieu du couloir bondé et allons dans un magasin faire les photocopies complémentaires. Nous retraversons le couloir, Liuba pénètre dans le bureau entre deux personnes, brouhaha dans le couloir, mais ça passe. Je la suis et nous ressortons définitivement avec le tampon officialisant mon installation chez elle durant tout mon séjour. Quelques « good luck » plus loin, nous sortons de l'immeuble et rentrons à la maison. Liuba m'explique alors qu'il est trop tard pour essayer d'obtenir une prolongation de mon visa aujourd'hui, nous ferrons cela demain. Oui mais demain c'est samedi, il faut donc attendre lundi.

Entre-temps j'ai rencontré le professeur de français de Natacha, Elena. L'une de ses chefs, Marina, connaît plein de monde en ville et il semble que l'on puisse utiliser ce réseau pour obtenir une extension de mon visa.

Moi je propose que dès le lundi matin, je retourne à la mairie voir M. SIDOROV puisqu'il m'avait proposé son aide. J'y vais, le rencontre à nouveau et lui explique que mon visa pour la Russie n'est valable que jusqu'au 4 septembre, que je suis arrivé très tard à Vladivostok et que je voudrais une prolongation de mon visa. Il passe un coup de fil par téléphone posé sur son bureau, c'est-à-dire trois. Et m'explique la procédure officielle en m'indiquant qu'en principe cela devrait marcher puisqu'il a passé plusieurs coups de fils.

Je le remercie, sort de son bureau et appelle Elena. En fait elle est avec Marina et cette dernière connaît très bien M. SIDOROV. Elle pense que si je suis la procédure officielle, cela ne donnera rien, aussi elle rédige une lettre qu'elle veut faire signer à M. SIDOROV pour argumenter ma demande. La lettre explique que je suis photographe, que je prépare un livre sur Vladivostok et que je n'ai pas terminé mon travail, qu'il faudrait que je puisse rester quinze jours de plus. M. SIDOROV est un peu surpris de me revoir l'après-midi même dans son bureau en compagnie d'Elena, mais il accepte de bon cœur de signer la lettre. Problème, la personne qui a le tampon officiel n'est plus là, il faudra revenir le lendemain matin récupérer le papier.

Le lendemain et quelques remerciements plus tard, j'ai enfin la lettre à l'en-tête de la ville de Vladivostok, signé de l'adjoint délégué aux tourisms et aux affaires avec l'étranger, demandant une prolongation de mon visa. Nous avons rendez-vous à dix heures avec Liuba et Elena au bureau d'enregistrement qui n'est pas le bon. A onze heures et demie nous sommes dans le bon bureau, mais la lettre n'y fera malheureusement rien, refus catégorique de l'officier administratif, pas de prolongation de visa pour les touristes. Nous ressortons du bureau, il reprend sa partie de Pac Man sur son ordinateur.

Voilà le dur sentiment d'amertume que j'ai eu de la Russie. Rien n'est possible avec l'administration russe. Je pense que les habitants de Vladivostok ne sont malheureusement pas prêts de voir ouvrir un bureau du consulat français dans leur ville, et que M. SIDOROV n'est pas prêt d'obtenir une ouverture de ligne directe entre Paris et Vladivostok même en alliant Air France, Aeroflot et Vladivostok Air.

Ce dernier souvenir m'a fait arrivé jusque devant la porte de Liuba. Quand je sonne, je l'entends qui arrive en courant pour m'ouvrir. Elle a déjà rangé quasiment tout ce que nous avons sorti pour la soirée. Elle est impressionnante d'énergie. Elle n'a que quatre mots d'anglais à son actif, mais avec volonté, nous sommes arrivés à discuter tout les deux. Et j'ai appris plein de chose sur cette femme qui vit toute seule à Vladivostok. Son mari, Nick est marin, il est parti pour six mois sur un navire qui fait du transport de marchandises entre Vladivostok, la Corée et le Japon. Son fils, Denis est à Pékin où il fait des études. Elle, elle reste ici à Vladivostok, dans cette ville qu'elle n'aime pas, attendant que ses hommes rentrent. Pour seule compagnie elle a Juggea, sa chienne qu'elle a trouvée dans la rue il y a dix ans, et ses pigeons aussi, qu'elle nourrit tous les jours depuis sa fenêtre. Il y en a un, le blanc, qui est entré chez elle un jour par la fenêtre et qui avait les deux pattes attachées par du fil. Liuba l'a détaché et depuis il la suit toute la journée, d'une pièce à l'autre en changeant de fenêtre.

Tous les matins, elle se lève et fait un bain de bouche à l'huile d'olive de 5 mn montre en main. C'est bon pour les dents et les gencives. Pendant ce temps, ou après parfois, elle fait des exercices de gymnastiques. Mouvement des bras, torsion du buste, descente en avant jusqu'à faire toucher ses mains au sol. Elle se place dans sa chambre face à la fenêtre avec la vue sur la ville.

Elle aime son Dieu mais pas les prêtres, les yaourts naturels et pas ceux dans des petits pots en plastiques qui sont plein de conservateurs et d'arômes artificiels. Elle aime sa poudre à laver la vaisselle qui contrairement au produit liquide d'aujourd'hui, ne fait pas mal à l'estomac si tu rinces mal la vaisselle. Elle n'aime pas s'asseoir à côté du micro onde s'il est branché, même s'il ne fonctionne pas. Elle n'aime pas ce qui passe à la télévision aujourd'hui : SEXE, SEXE, SEXE, KILL, SEXE. Elle n'aime pas les jeunes d'aujourd'hui, sauf mes amis qui téléphonent chez elle. Elle n'aime pas que je mange que deux blennies (crêpe fourrée à la viande hachée et frit dans l'huile) au lieu de trois le matin au petit déjeuner. Elle n'aime pas qu'à trente ans, je sorte en ville avec mon pantalon pat d'eph, que je rentre après 21 heures ou pire, que je veuille sortir après 21 heures. Elle n'aime pas cuisiner même si elle passe plusieurs heures par jours dans sa cuisine. Elle n'aime pas la cuisine à l'huile d'olive, elle n'a pas aimé mes aubergines farcies. Elle n'aime pas les photos de nuit où l'on ne voit que des petits points qui brillent. Elle n'aime pas que je la prenne en photo de près car elle a soixante ans et elle est vieille. D'ailleurs elle n'aime pas vieillir.

Dans sa cuisine, il y a une petite radio accrochée au mur très haut. Si haut que pour la mettre en marche ou l'arrêter elle est obligée de monter sur une chaise. La radio n'a qu'une seule station : Moscou. Le matin au petit déjeuner elle se réveille avec les informations de trois heures du matin de la capitale.

Un jour elle m'a montré des photographies de sa vie. Quand elle a eu six ans, elle a perdu son père. A douze sa mère. Elle a



cinq sœurs dont deux jumelles, plusieurs neveux et nièces. D'un premier mariage, elle a eu une fille Silvyatealenen qui est naît en 63 et dont le père est mort. Sa fille habite très loin de Vladivostok et elle ne la voit pas beaucoup.

A dix huit ans elle conduisait des grues sur les chantiers, elle a fait cela pendant dix ans. Puis elle a travaillé dans un bureau d'architecture où elle s'occupait des plans. A la fin de sa carrière, elle est arrivée à entrer dans l'administration de la ville où elle travaillait au bureau de l'urbanisme. Elle a beaucoup aimé ce dernier métier mais pas les gens avec qui elle travaillait.

Cela faisait deux jours et trois nuits que j'étais arrivé à Vladivostok quand nous avons fait connaissance. La première nuit je l'ai passé dans une station service près de l'aéroport, les deux suivantes entre des immeubles d'une vieille résidence perchée sur l'une des collines de la ville. C'est là que Liuba est venue me parler, le matin du troisième jour. C'est la première personne de la ville qui m'a adressée la parole. Elle s'amusait de me voir plier mes affaires sous ma tente. Je lui ai demandé où dans la ville je pouvais laver mon linge et moi aussi par la même occasion, elle m'a invité chez elle et j'y suis resté dix jours. Je lui suis éternellement reconnaissant de l'aide qu'elle m'a apportée. Grâce à elle j'ai pu prendre le temps de découvrir cette ville que je trouve aujourd'hui fantastique. Et même si j'ai dû quitter la ville précipitamment puisque je n'avais plus de temps sur mon visa, j'espère que je pourrais retourner là bas pour poursuivre mes découvertes et approfondir mes rencontres.

Nous partageons un dernier thé – prononcez T.I.A comme c'est écrit dans le dictionnaire – nous ne parlons plus. Liuba a réussi à trouver un bus de touriste qui par en Chine cette nuit à quatre heure du matin, c'est le seul moyen que j'ai de quitter la Russie avant la fin de validité de mon Visa. Mes bagages sont prêts, il est l'heure.

Cbrog on tour...

Harbin - Chine

cbrog

07-09-2005

Ce matin, j'ai passé moins d'une heure à la poste pour envoyer un colis. Je ne sais pas si j'aurais fait mieux en France. Je retransverse le centre ville de Harbin pour aller boire un thé à mon QG. Cette ville chinoise, comme toutes les autres j'imagine, me fatigue.

Il n'y a pas de code de la route ici. Tout se fait au klaxon. Autant dire que dès 6h30 le matin alors que le jour est complètement levé, le tintamarre commence et ne s'arrête qu'après le dernier train à minuit passé.

Les voitures ne laissent aucune priorité aux piétons, ni même les bus, camion, motos ou tricycle motorisés. Même quand par hasard il y a un feu rouge, il y a toujours un véhicule pour forcer le passage sur les piétons. Il y a de nombreux taxis, mais aussi des tricycles motorisés et des motos pour les déplacements rapides. Sur les tricycles, les conducteurs sont quasiment tous amputés ou abîmés d'un bras ou d'une jambe. Au point que je ne pourrais pas savoir s'ils font ce métier par ce qu'ils ont un handicap ou bien si leur handicap leur est venu de ce métier.

Du bruit et du danger continuellement et ce dans une poussière fine et dense. Dense au point que si vous voyez un gars jeter un fond de sceau d'eau dans la rue, l'eau se sera transformer en pâte avant même d'avoir touché le sol. Et si fine qu'elle vous pénètre dans les sinus et la gorge vous obligeant, tout comme les chinois et les chinoises à cracher sans cesse. Heureusement les chinois ont des ciréuses de chaussures en pagailles, ce qui fait qu'ils arrivent à conserver des souliers brillants toute la journée.

Les trottoirs sont bondés d'ordures provenant pour la plupart du temps des nombreuses boutiques qui vendent de quoi manger à chaque coin de rues. Epis de maïs, graines cuites, brochettes, beignets vapeurs, saucisse, gâteaux en tout genre, glaces et boissons. Tout est là, prêt à être négocié, consommé et les restes jetés sur un tas d'ordures qui devient de plus en plus gros chaque jour.

Le pire dans tout cela c'est que la nourriture est super bonne. Je n'est quasiment jamais été déçu de ce que j'achète dans la rue, et cela fait maintenant 3 ou 4 jours que je suis ici et je ne suis toujours pas malade.

Au milieu de ce bordel, se trouvent les « ramasseurs ». J'avais eu l'impression que Vladivostok ressemblait à la ville où atterrie Anna Blum dans « The Country of the Last Things » de Paul Auster (Le voyage d'Anna Blum), mais ici on trouve quelques personnages du livre.

Les « ramasseurs », ce sont ceux qui ont une carriole, un sceau ou un bidon et qui parcourent la ville à la recherche de ce qui peut être recyclé. Ils sont nombreux à sillonner les rues en tapant avec leur baguette sur leur sceau pour signaler leur présence. Régulièrement on peut en voir deux qui descendent la même rue, chacun sur un trottoir. Et quand l'un d'eux décide de s'engouffrer dans une cours d'immeubles, ce n'est que pour céder sa place dans la rue à celui qui sort de la cour. Autant dire qu'ils leurs faut de longues heures pour remplir leur charrettes.

Au détour d'une rue, je suis tombé par hasard sur un centre de trier. Je n'ai pas pu faire de photo, mais j'ai pu constater comment ils procèdent. Les charrettes sont vidées en vrac par terre, le contenu est trier : journaux, cartons, polystyrène,



bouteilles et bouchons sont séparés, comptés et emballés dans de grand sac. Plus rarement un « ramasseur » aura eu la chance de trouver un vieux ventilateur dont le moteur pourra être récupéré. Son pécule augmentera alors de quelques yens pour cette trouvaille magique. Une fois payé, ils repartent aussitôt en frappant sur leurs bidons, sans même attendre d'être sortie de la cour du centre de trie.

Ce soir je prends le train pour une ville que j'espère être celle que j'ai choisie. Personne ne parle anglais à la gare de Harbin. Déjà que j'ai eu du mal à expliquer hier que je voulais un billet pour le lendemain, je n'ai pas pu négocier l'horaire.

Départ 23h49 – arrivée 11h02. « No seat » m'a dit la dame...

Beijing - Chine

cbrog

30-09-2005

Pour une sombre histoire d'extension de Visa (et oui encore !), me voila bloqué a Beijing jusqu'au 08/10 en raison de la seule semaine de congé dont dispose l'administration chinoise a l'occasion de la fête nationale.

Alors en attendant, j'ai bricolé mon site :

plus d'images de coree, de russie, tout plein de chine (une par chinois), quelques pages sonores et une version anglaise.

J'ai aussi noircie de nombreuses pages qui n'attendent qu'a vous être envoyée, mais ici, il est difficile de trouver un cyber café ou l'on peut brancher une clef USB. L'information reste filtrée...

Des que tout est en ligne je vous prévient.

Bisess a Tous

cbrog on tour

<http://cbrog.free.fr>

Beijing - Chine

cbrog

19-10-2005

La science du chauffeur de bus

A Beijing, il y a un réseau de bus très développé. Les lignes sont innombrables et s'étalent dans toute l'immensité de cette capitale de 16 millions d'habitants.

Quelque soit le plan que l'on regarde, il est impossible pour un étranger de suivre le parcours des bus. Il n'y a qu'aux arrêts, où l'on trouvera la liste des points desservis par la ligne ; liste qui est évidemment uniquement en chinois à l'exception de premier et dernier arrêts de chaque ligne. La communication va alors bon train entre les « longs nez » et les chinois, les uns essayant de demander aux autres quel est le bon numéro de bus à prendre pour se rendre à tel endroit, et les autres répondant sans doute que c'est très simple, qu'il suffit de faire ceci ou cela...

Une fois qu'avec les conseils avisés des locaux vous avez choisis un numéro de bus, attendait le patiemment. Certaines lignes ont des bus qui passent toute les deux minutes, d'autres tous les quarts d'heure. Vous n'avez pas choisi la ligne la plus fréquentée, dommage. Attendez donc quelques minutes de plus en regardant trois numéros 175 passer devant vous !

Quand votre bus se présentera enfin, ne soyez pas trop effrayé par cette chose qui fonce vers le trottoir avec à travers le grand pare brise qui fait front et qui semble une énorme bouche ouverte, ou la masse noire et compacte des personnes qui ont déjà été engloutis par ce vers géant. D'ailleurs vous seriez le seul effrayé car ici, toutes les personnes qui attendent savent que le vers est assez agile pour passer de la voie centrale au bord du trottoir en s'y rangeant presque bien en très peu d'espace, et tout les cyclistes et motocyclistes qui longe la route, connaissant bien les dangers de la ville, savent bien qu'ils risquent de recevoir un coup du flan ou de la queue de la bête à chaque point d'alimentation.

Si vous arrivez à pénétrer à l'intérieur de la masse compacte que forment tout les corps déjà entassés dans le bus, prenez le temps en vous acquittant de votre Yuan que vous coûtera votre trajet quel qu'il soit, de redemander au caissier si le bus s'arrête bien là où vous souhaitez aller. Cela confirmé, il est aussi possible de lui demander de vous informer ou réveiller quand le bus arrivera à votre destination.

S'ensuit alors une longue ballade en berceuse durant laquelle vous serez ballotté, comprimé, parfois bousculé, rarement assis. De temps en temps un petit vieux se fraye un passage au milieu de cette dense foule en lâchant des petits cris de



douleurs sans que rien ne lui arrive, mais juste pour que l'on fasse un peu attention à lui. Ou encore une grosse dame entre dans le bus avec une merveilleuse gerbe de fleurs qu'elle défendra coûte que coûte contre toute bousculade durant le trajet.

Cunni est chauffeur sur la ligne 110. Elle sillonne la capitale toute la journée à bord de son bus articulé. Cela fait maintenant plusieurs années qu'elle fait ce métier et la circulation aux heures de pointe n'a plus de secret pour elle. Au démarrage elle sait faire hurler sa bête comme tout les autres chauffeurs et bien que son véhicule ne soit plus tout jeune, il obéit parfaitement aux commandes.

Cunni sait presque à quoi servent chacun des boutons du tableau de bord. Il y a les deux boutons qui autorisent le caissier à ouvrir les portes, l'interrupteur qui allume les yeux avant et arrière pour le matin et le soir, l'interrupteur à trois positions qui permet de signaler un changement de direction, et puis bien sûr il y a le gros bouton du klaxon, qui est le plus gros parce que c'est celui dont on se sert le plus. Il y en a bien quelques autres encore, mais ils ne servent à rien, c'est l'instructeur qui lui a dit. Cunni est très fière de l'interrupteur à trois positions. Elle a demandé à son ami qui travaille à l'atelier de lui rapprocher du volant, ainsi malgré sa petite taille, elle peut s'en servir quand elle y pense.

Quand Cunni croise un autre bus de la ligne 110, elle salue rarement l'autre chauffeur. Ils sont si nombreux sur la ligne qu'ils ne se connaissent pas tous. Et puis Cunni a bien assez à faire avec tout ce qui roule dans le même sens qu'elle pour en plus s'occuper des voies d'en face. C'est qu'il faut savoir slalomer au milieu des piétons, deux roues, taxis, voitures et bagnoles tout cela avec un bus de vingt-quatre mètres de longs.

Tenez, regardez ce groupe de jeune qui traverse alors que l'agent tente de leur barrer le passage avec son petit fanion rouge. Pourtant la municipalité a aussi installée des feux de partout pour éduquer la population. Mais rien n'y fait. Seules les barrières sont efficaces contre ces piétons qui veulent traverser n'importe où et n'importe quand.

Et là, cette espèce de nantis avec sa grosse voiture. Que crois t'il ? Cunni ne cédera pas sa place dans cette longue file qui s'étire sur plusieurs kilomètres du boulevard. Il a beau essayer d'avancer et de coincer l'angle de sa grosse voiture devant le pare-choc de Cunni, cette dernière faisant preuve d'une grande souplesse à l'accélération, ne cède pas le moindre centimètre à la voiture allemande. Et c'est pour ainsi dire collé qu'est son pare-choc contre celui de la voiture qui la précède, anticipant les démarrages de celle-ci pour éviter toute intrusion dans sa file.

Un feu rouge arrête tout le monde. Le bus de Cunni est en première ligne, la voiture allemande aussi. Tout au long de l'attente, Cunni fait mine de rien, elle regarde passer les autres véhicules qui croisent le boulevard, répondant à quelques questions sans même se retourner. En fait elle attend avec rage et impatience le feu vert. Impatience car elle ne veut absolument pas céder sa place à l'allemande et rage parce qu'elle sait que les chauffeurs venant de sa gauche, vont essayer de traverser le carrefour même une fois l'autre côté plein et qu'elle risque de se retrouver coincée par un véhicule. Cela ne manque pas.

Le feu passe au vert, Cunni donne un grand coup d'accélérateur faisant sortir de ses rêveries le chauffeur de la voiture rivale lui rappelant qu'il risque de rester encore longtemps à côté du bus plutôt que devant. Mais peine perdue. Une voiture bouche bel et bien la voie du bus et comme la voiture allemande, plus légère, est déjà à côté de Cunni, elle ne peut déborder sur la voie du milieu. Elle plante donc un grand coup de frein, une grande bousculade se fait entendre dans le bus, heureusement la dame au bouquet est partie à l'arrêt précédent.

Maintenant Cunni se met à utiliser le bouton magique. Celui-ci lâche un râle profond et rauque provenant de dessous le tableau de bord. Le bruit est tellement fort et désagréable de l'intérieur, qu'il donne l'impression que le klaxon est dans le bus et non tourné vers l'extérieur.

Rien à faire, pendant que le groupe qui s'est violemment retrouvé agglutiné à l'avant reprend un peu d'espace et des positions convenables, pendant que Cunni continue d'égosiller son bus et pendant que la voiture qui bouche la voie continue de boucher la voie jusqu'à ce qu'enfin la sienne se libère, la voiture allemande s'est glissée furtivement dans la voie de Cunni, bien d'autres ont suivies et maintenant on ne l'aperçoit même plus.

Maintenant le klaxon semble agoniser, la voiture s'enlève enfin, et permet au bus de reprendre sa marche ronflante.

Nous arrivons à un nouvel arrêt. Il y a déjà cinq bus devant celui de Cunni, elle joue du klaxon, arrive ce coup ci à déborder sur la gauche et vient se planter la gueule sur la file de droite et la queue encore sur la file du milieu devant tout ces malotrus qui essayaient de l'empêcher de desservir correctement son arrêt.

Quelqu'un me tape sur l'épaule, le caissier me fait signe que je suis arrivé, je ferme mon cahier, range mon stylo et descends. Je ne suis plus qu'à 800 mètres du bureau des visas.

Beijing - Chine

cbrog

21-11-2005



Christophe B.
5x, rue du Tapis Vert
100050 - Beijing

Toutes les personnes que j'ai eu le grand plaisir de recevoir chez moi savent que j'ai le bonheur d'habiter dans un appartement qui bénéficie d'une immense terrasse. En plein cœur de Marseille, cette vénérable pièce supplémentaire me permet de redécouvrir chaque matin la magnifique vue des vieux toits en tuiles romaines de la ville accompagnés par endroits des dômes de lumières des cages d'escaliers qui s'élancent vers le ciel comme autant de flèches de mini cathédrales en verre.

Je conserve cet appartement avec grand plaisir, malgré les quelques désagréments qu'il peut avoir car je ne pensais pas, jusqu'à aujourd'hui, trouver mieux.

Cela fait maintenant presque deux semaines que je suis sur Beijing. Je ne peux pas dire que ce soit le meilleur endroit pour moi en Chine, mais mes histoires de Visa (encore !) me coincent ici jusqu'au 8 octobre.

J'ai eu beaucoup de mal à pouvoir déposer ma demande de prolongation de visa car l'administration chinoise me demandait un certificat d'hébergement.

Le premier jour je l'avais oublié à l'hôtel. Le deuxième, j'apprends que ce n'est pas le bon papier et ensuite j'ai dû changer d'hôtel pour des raisons d'économies. Le nouvel établissement quoique très propre et bon marché ne pouvait me convenir longtemps, car ici il faut une autorisation spéciale pour pouvoir prendre des clients étrangers et l'hôtel ne l'avait pas donc toujours pas de certificat d'hébergement.

Quand enfin j'ai trouvé un hôtel aux prix abordables qui voulait bien me délivrer ce fameux certificat, il a fallu que j'attende quelques jours qu'une chambre se libère. Je m'y suis installé à regret et seulement pour trois nuits. L'établissement est plutôt sale, je n'ai droit qu'à la salle de bain commune qui est tout au fond du couloir de cinquante mètres et les toilettes sont à l'étage inférieur.

Dès que j'ai eu mon certificat d'hébergement, je suis allé déposer ma demande à l'administration. Une dernière chinoiserie m'a fait sourire plus qu'autre chose, j'avais rempli le formulaire avec mon stylo noir, mais comme la largeur de l'écriture n'était pas assez épaisse, l'agent n'était pas certaine que l'encre soit noire. Il a donc fallu que je remplisse une nouvelle fois le formulaire avec les stylos mis gracieusement à la disposition du public par l'administration chinoise. La vraie mauvaise nouvelle est arrivée quand l'agent m'a expliqué que le traitement de mon dossier ne va pas prendre une heure comme me l'avait laissé entendre une expatriée, mais une semaine. Comme la semaine suivante est l'une des rares semaines de congés pour tous les fonctionnaires en raison de la fête nationale, je ne pourrais récupérer mon passeport que le 8 octobre.

De retour du bureau des visas, j'ai donc demandé à Liu Ly s'il pouvait m'aider à trouver un autre hôtel que le taudis dans lequel je cohabitais avec les cafards. Il m'a amené dans un autre quartier, limitrophe à notre Hutong, où il y a de nombreux hôtels car plus touristiques que notre coin pourtant tout juste situé de l'autre côté de la grande rue.

Nous avons traversé ce quartier et poursuivis encore une centaine de mètres pour arriver dans un établissement tout beau tout propre, où il semblait bien connaître la patronne. Sans doute l'une de ses tantes. Ils acceptent de m'héberger pour 50 Yuan la nuit !

Nous montons voir la chambre et là c'est le ravissement. La pièce est minuscule, moins de 6 m². Il y a une salle de bain en proportion égale à la chambre, mais la jeune fille qui nous a accompagnée m'explique qu'il n'y a pas toujours assez de pression pour faire monter l'eau chaude jusqu'au troisième étage. Le vieux poste de télévision ne capte pas CCTV 9 la chaîne anglophone des informations chinoises. Reste que cette merveilleuse chambre a été construite en panneau sandwich de chambre froide, mais pour mon plus grand bonheur elle est située sur le toit terrasse de l'hôtel.

Tout autour de ma chambre, je bénéficie de tout le reste de la terrasse qui doit bien faire 80 m². Comme nous sommes au deuxième étage (le rez-de-chaussée est compté comme un niveau pour les chinois, il n'utilise pas le zéro qu'ils ont pourtant inventé) j'ai vue sur plusieurs ruelles du Hutong et plusieurs groupes d'habitations. Un immense peuplier planter dans la cour d'à côté me nourrira d'ombres par son feuillage en grappe et je m'imagine déjà, installant table et chaise à l'extérieur pour écrire de nombreuses pages avec cette vue magnifique sur les vieux toits de la ville en tuile grise sur lesquels poussent des champs d'herbes sauvages.

Le bonheur est dans le Hutong ?

Machu Picchu - Pérou

cbrog

15-06-2006

J'ai dû m'absenter de Puquio, ville où j'ai décidé de faire un reportage pour aller chercher des pellicules



à la ville la plus proche susceptible d'avoir une boutique disposant des produits que je voulais. Douze heures de bus donc pour rejoindre Cusco, capitale de l'Empire Inca ! À être si près du Machu Picchu, il me semblait évident d'aller y jeter un coup d'œil. Cela faisait partie des sites que je souhaitait voir, donc recherche de renseignements, trajets, opportunités sur le net pour savoir où, quand et comment y aller. Le Chemin de l'Inca, ou Inca Trail, quatre jours de randonnées avec trois cols à plus de 3.500 m, pas mal mais complet pour les quinze prochains jours et un peu hors de prix (200 \$, entrée du site incluse). De toute façon, comme me l'a dit ami Grégoire, il s'agit d'une autoroute à touriste, donc pas très envie de suivre un groupe de tout triste dont le guide indique les endroits où il faut prendre les photos ;) L'unique compagnie de train qui dessert la vallée où se trouve Agua Caliente (ville située au pied de la montagne du Machu Picchu) vend des billets économiques aux Péruviens et des billets touristiques aux Touristes. Encore de quoi me faire grincer les dents. J'apprécie le fait que les Péruviens aient une réduction pour accéder aux sites lui-même, mais qu'une compagnie privée s'enrichisse sur mon portefeuille, cela commence à être un peu dur. Il y a un itinéraire dit économique décrit sur les sites de voyages, un peu long mais très beau paraît-il... En fait un simple bus part de Cusco le matin à 8 heures en direction de Quilbamba, il faut arrêter en cours de route à Santa Maria après 6 heures de routes de montagnes. De là prendre un colectivo (minibus) pour Santa Teresa, traverser la rivière sur une tyrolienne, prendre un camion jusqu'à l'usine hydro-électrique et enfin marcher pendant deux et demi environ le long de la voie de chemin de fer qui amène à Agua Caliente. Une vraie balade. Donc le matin réveil difficile, mais réveil. Taxi qui comprend que le terminal où je lui demande de m'amener et la ville que je veux rejoindre ne correspondent pas et m'amène au bon endroit. Guichet, billet, place assise certifiée, ouf ! Fidèle à la tradition péruvienne, le bus arrêtera au bout de 3 km pour faire le plein. Je n'ai pas encore vu un véhicule collectif partir sans avoir fait attendre les passagers plus que de raison et s'arrêter au bout de quelques kilomètres pour remplir le réservoir. Mais là, le bus gonfle aussi ses roues, où plutôt l'une de ses roues en particulier. Hum, pas bon signe. Effectivement quelques kilomètres plus loin, le bus sort de la route pour rejoindre un petit village où il fera réparer en 25 mn la chambre à air de la roue crevée. Je ne sais pas si cela est réalisable sur une moto ou même un vélo. Du coup comme nous ne sommes plus sur la grande route, je peux apercevoir de grandes zones agricoles. Des lacs où se reflètent les montagnes, des champs de vaches, moutons, blés et paysannes ; une d'entre elles a vu prendre une photo et de loin, dans la poussière du bus, me menace de sa faucille. Trop tard, l'appareil est refermé, la menace restera dans le champ. Le bus passera par un col perché sur des montagnes pelées à plus de 3.800 m d'altitude et redescendra dans une vallée verdoyante où se mêlent bananiers, caféier et champs de cultures multicolores. Une femme à mes côtés voyage avec son enfant qui ne doit avoir qu'une paire de mois tout au plus. Je crois comprendre qu'il s'appelle Iquito. Mais Iquito n'aime pas l'altitude, où plutôt l'altitude précise de 3.200 m à laquelle il commence à pleurer, il faut donc lui préparer un biberon. « Combien de cuillère vous me dites ? ». La crise passe. Mais la route se poursuit et comme je vous l'ai dit, elle redescend. A 3.200 mètres, nouvelle crise d'Iquito. Pas de problème, maintenant je sais combien il faut de cuillère, mais si le chauffeur pouvait ralentir ou prévenir dans les virages, cela me permettrait de mettre plus d'eau dans le biberon que sur mon pantalon. Au bout de cinq heures de routes, la mère d'Iquito à trop chaud et décide de me colle l'enfant dans les bras le temps d'enlever son châle, son manteau, et son gilet. Tout d'abord ahuri, l'enfant me regarde de travers et commence à se foutre de ma tête qui elle ne décolle pas de sa surprise. Nous arrivons à Santa Maria où je n'étais pas sûr de trouver le colectivo pour Santa Teresa du fait du détour pour la crevasse, mais le chauffeur du minibus doit avoir l'habitude car il a attendu et fait attendre les autres passagers. Nous nous retrouvons un groupe de 6 Gringos dans la même estafette qui rejoindra Santa Teresa en un peu moins de deux heures. Moi qui aurai aimé souffler un peu après toute cette route de montagne, je n'ai eu le temps que d'attraper mon sac de la soute du bus et le jeter sur le toit du minibus. Les paysages restent magnifiques, quelques motos nous croisent dans la poussière, le ballonnement est à son comble. Arrivée à Santa Teresa c'est un peu le désenchantement, nous sommes tous passés par cet itinéraire par ce qu'il est plus économique que le train, mais aussi en espérant trouver quelque chose d'un peu moins touristique que les nombreuses enseignes de guides de Cusco. Peine perdue pour cette partie, Santa Teresa est un vrai village de vacances, toutes les maisons ont été transformées en restaurant et/ou hôtel, repeintes avec des couleurs vives qui ne sont pas du tout dans le ton du pays. Il y en a même quelques unes qui se sont déguisées en bar branché ! Aujourd'hui Santa Teresa fait partie des villes traversées par les randonneurs et à ce titre s'est fortement développée pour le tourisme. Il n'en reste pas moins que l'accueil est chaleureux et que l'un des membres de notre groupe qui s'appelle Lucho, Architecte Argentin de Rosario (cela ne s'invente pas) se lie très vite avec Maria qui est venue nous cueillir à la sortie du colectivo, nous assurant qu'il n'y avait plus de camion pour l'usine électrique et que nous devons passer la nuit ici. De cette complicité que Lucho met en place facilement, il en ressort à Santa Teresa il y a une source d'eau chaude et que si nous attendons un peu nous pourrions aller en profiter sans payer le droit d'entrée. Repas rapide, double bouteille de rhum écumées entre amitié naissante et balade nocturne jusqu'au bassin sans réveiller le gardien. Cela fonctionne à l'aller, nous profitons à fond de cette eau chaude si agréable sous un ciel étoilé avec un simple croissant de lune qui parvient pourtant à éclairer le fond du bassin tellement l'eau est limpide. Je dois dire qu'après le froid de Puquio, me retrouver au beau milieu de la nuit dans un bassin d'eau chaude relève d'un vrai instant de bonheur. Le retour sera plus rapide que l'allée, notre bonne humeur aura eu raison du sommeil du gardien, il est l'heure du footing : merde je suis en tong ! Le lendemain



matin, nous prenons un peu trop notre temps pour nous préparer. Le café accompagné d'œufs brouillés, le soleil qui nous réchauffe, des enfants qui plus loin jouent aux billes, la chaîne bon marché qui passe de la Salsa. Le top du top, j'ai envie de danser. Nous paierons ce plaisir au bord de la rivière où nous serons plus de cinquante à faire la queue pour utiliser le chariot qui permet de traverser. Quelques ouvriers qui construisent le futur pont regardent tous ces touristes d'un air amusé. Il faut dire que l'ambiance est à son comble chaque fois qu'une fille se retrouve dans le chariot suspendu à 20 mètres au-dessus du torrent. La règle est de laisser passer un groupe de péruvien entre chaque groupe de Gringos. Comme le chariot ne peut contenir que trois personnes, l'attente durera plus d'une heure avant que notre groupe puisse traverser en deux temps. Malheureusement ou heureusement, de l'autre côté, le camion était plein et il est partie. Nous attendons quarante minutes de plus qu'un autre camion arrive. Un camion benne pour vingt kilomètre de route poussiéreuse suivant les courbes de la rivière qui laissera à la faveur de ses méandres quelques fermes s'installer. Des forêts de Yuccas, Bananiers, Caféiers et Tombes profitent de ces espaces entre deux crues. Le trajet est drôle et anime un peu plus quand le camion s'arrête en cours de route pour compléter son chargement de people. « Mais on est déjà très serré, vous êtes sûr que vous voulez faire rentrer vingt personne de plus ? » Nous (y) arrivons tant bien que mal. Reste le chemin le long de la voie ferrée à faire, il ne devrait durer que deux et demi maximum. Il y a de nombreux guides non officiels qui font passer des touristes par ce chemin, leurs faisant payer les indications qui sont accessibles sur le net. L'un d'eux se frotte de croire que Lucho est un autre guide non officiel. Il essaiera de nous convaincre que la bonne route est celle qui est à l'opposée de celle que nous voulions prendre et que lui aussi emprunte. Topo, le Salvadorien du groupe se chargera de lui expliquer qu'il doit retourner voir sa Puta Madre et nous foutre la paix. Nous faisons le plein de fruits et d'eau et nous nous engageons le long de la voie de chemin de fer. Il n'y a pas beaucoup de train qui vont jusqu'à la centrale électrique, la marche est donc sans risque, au creux d'une vallée où, part trois fois, nous croisons voir le Machu Picchu sans être certain que c'est bien la bonne montagne. Pause photo à chaque impression, nous sommes au moins sûr d'en avoir une de bonne. Nous profitons de cette agréable balade avec Lucho pour échanger quelques titres de livres, des noms d'artistes et d'architectes (pour ne pas froisser quelques amis, je reconnais là que je viens de faire un pléonasme), bref nos goûts, nos plaisirs... Il me présente Tadashi Kawamata, concepteur d'une bibliothèque construite avec quatre cents chaises, je lui répondrais que je rêve d'aller voir Brasilia depuis qu'un ami architecte m'a montré des photos, finalement nous tomberons d'accord sur le délice des jambes féminines, pas moins que découvertes sous des jupes volantes et si possible montées sur des chaussures à talons avec une lanière entourant la cheville pour maintenir en place cet hôtel de sensualité. A deux kilomètres d'Agua Caliente nous décidons de faire une dernière pause et de nous restaurer de sandwich au fromage que vendent de vieilles Quechua au bord de la voie. En discutant avec une d'entre-elles, je me rends compte que nous sommes juste à côté du pont qui mène au chemin du Machu Picchu. J'ouvre les négociations avec mes amis pour que nous restions ici pour camper et ainsi partir de bonne heure demain matin pour accéder au site dans les premiers touristes. La discussion n'est pas gagnée d'avance, mais quand Lucho qui est retourné vérifier les informations que j'avais glanées, reviens en disant que l'on peut camper pour 5 Soles la tente dans le jardin de Léonarda, l'unanimité s'impose. Nous montons les tentes et partons voir Agua Caliente. Je suis alors bien heureux que nous aillons choisies l'option tente. Cette ville ressemble comme deux gouttes d'eau à une station de ski. Seul le marché couvert local nous rappellera que nous sommes au Pérou. Nous y boirons des litres de jus de fruits fraîchement pressé, y mangerons notre repas du soir et ferons nos provisions pour l'ascension du lendemain avant de chercher les eaux thermales qui malheureusement n'étaient plus ouverte que pour une demi heure ce qui nous fit y renoncer pour le jour même. Le soir nous convenons que nous devons nous lever à 4h00 pour être devant l'entrée avant 6h00 et voir qu'il existe « una entrada económico » comme dit Lucho. Meghan, du Michigan, est la seule qui dispose d'un réveil, elle nous assure de nous réveiller à l'heure. La nuit sera humide, un réveil en catastrophe pour rentrer les pompes et les chaussettes qui pourtant étaient bien mieux en dehors de la tente, la serviette de toilette elle, prendra sa douche durant toute l'averse. Au bout de notre troisième réveil interrogatif sur l'heure, Lucho avec qui je partage la tente sort son appareil photo numérique pour savoir l'heure qu'il est. Cinq heures ! Meghan nous expliquera que comme il pleuvait, elle n'a pas jugé bon de nous réveiller. Nous nous regardons avec Lucho et ce regard n'était pas terminé que nous avons déjà commencé à partager les provisions achetées la veille, enfilé nos chaussures et prévenu le deuxième couple que il voulait se joindre à nous pour la montée ils n'avaient pas beaucoup de temps pour se préparer. Pour ceux qui ne savent pas encore à quoi ressemble la route, Yann Arthus Bertrand a pris une photo de chemin qui monte jusqu'au Machu Picchu. Il y a des escaliers et des sentiers qui permettent de couper ces longs lacés mais qui impliquent une ascension plus raide. Enfournant quelques feuilles de coca dans un coin de nos bouches nous nous engageons sur le chemin et avalons à un rythme effréné les 8 kilomètres qui nous séparent de l'entrée. Quarante cinq minutes plus tard, à bout de souffle, le cœur éclatant, déjà allégé d'une orange et de deux bananes et aillant craché ces feuilles de coca qui m'empêchaient de respirer tellement mon corps cherchait l'oxygène absent de l'air à cette altitude, nous arrivons à l'entrée. Plusieurs bus ont déjà apportés des touristes, mais à cette heure-ci ils ne montent pas à plein. Le guichet est ouvert, tant pis pour l'entrada economico, je paye mon entrée, Lucho entre dans une grande négociation présentant son diplôme d'architecte, sa fausse lettre d'invitation de l'université de Cusco et parlant de la solidarité entre peuple d'Amérique Latine. Vingt minutes plus tard, il ressort déçu, lui aussi a payé plein tarif. Tout est



beau à voir sur le site du Machu Picchu, mais comme nous sommes dans les premiers, ils nous semblent évident que nous devons aller en hauteur pour apprécier la découverte nuageuse au moment où le soleil réchauffant l'air de la vallée chassera la couche située juste au dessus du site. Nous avons le choix entre le Machu Picchu qui a donné son nom au site et la Wayna Picchu qui est plus haut. Le second emporte une longueur de nez Inca au moins. Un poste de contrôle est placé devant le chemin que nous voulons emprunter, il faut signer le registre en précisant son nom, son âge et sa nationalité. Nous sommes les quatrièmes et cinquième de la journée qui commence à nous inscrire. Trois mexicains sont devant nous. Une nouvelle bouchée de feuille de coca et nous partons à l'assaut de ce pic. Nous tombons les mexicains au bout d'un quart d'heure et poursuivons cette course contre la montre pour nous assurer du spectacle. Dans notre précipitation à chaque embranchement où pourrait se poser la question de la direction, nous prenons systématiquement l'option du chemin qui monte le plus. Cela nous fera prendre le chemin le plus raide, le plus difficile et contenant le plus grand nombre de minuscules marches glissantes. Tout joyeux nous arrivons au sommet croyant que nous sommes les seuls. Trois suisses sont déjà là, visiblement installées depuis un moment ? Pas de question, nous n'avons que la force d'ouvrir nos sacs pour avaler quelque chose. L'énergie laissée dans ces 25 mn d'ascension me fait dévorer les bananes qui me restent jusqu'à en sucer la peau tellement je suis vidé. La magie est au rendez-vous. La vue plongeante permet de dominer non seulement tout le site, mais aussi le mont Machu Picchu et la route qui amène jusqu'au site. Le fond de la vallée est bien loin et notre tente invisible. Nous assisterons une première fois à la découverte nuageuse du site, regardant apparaître le site ensoleillé, bien léché par les nuages. Mais d'autres nuages d'altitude cache parfois le soleil. Cela a pour effet de créer des courants d'air qui ramène et repousse la couche nuageuse inférieure au dessus du site donnant l'impression d'un bord de mer où les vagues vont et viennent, jetant des trésors de coquillages sur la rive. Ici pas de nouveaux trésors à chaque passe des nuages, mais un seul, immense, spectaculaire, incompréhensible et tout simplement beau. Lucho me presse pour que nous redescendions voir autre chose, je m'abandonne à ma fatigue et mon envie de dessiner ce que je vois. Nous nous séparons en prenant rendez-vous pour le coucher du soleil. Tranquillement installé sur mon rocher, je sors mes crayons

Amour : - Sève chérie, regarde je suis là !
Sève : - Je ne te parle plus Amour, tu ne m'as pas attendu ; tout en gardant mon appareil photo à portée.
Deux heures durant,
Amour : - Sève, tu as la crème contre le soleil, je voudrais m'en mettre.
Sève : - Oui je l'ai, elle est au fond de mon sac, mais je n'ai pas envie de monter où tu es, tu n'avais qu'à m'attendre. je me battrais avec les nuages qui m'empêche bien voir le site et un colibri qui tarde à se placer
Sève : - Amour j'ai soif, c'est toi qui a la bouteille d'eau ?
Amour : - Oui Sève, attends je te l'apporte.
Sève : - Non Amour, ce n'est pas la peine, nos amis en ont.
Amour : - Tu as vu comme je suis bien élevé chérie ?
J'allais te l'apporter.
Sève : - Tu comprends rien Amour, ce n'est pas de l'éducation, c'est de la galanterie. entre mon objectif et le site pendant que les groupes de touristes rougeoyants se succèdent.
Amour : - Non Sève, si tu prends une photo, il faut bien remettre le cache devant l'objectif.
Sève : - Chérie, si nos amis me permette l'expression, je vais te dire que tu es un peu casse cou ;
Brog : - Oh, tu t'es cru à la Criée ou quoi ?
Le calme ainsi retrouvé, je termine de profiter de cette vue magnifique et donne le dernier coup de crayon à mon dessin que je trouve raté. Cela me donne envie d'aller en faire un autre, plus simple à réaliser. Je prends un chemin qui part depuis le sommet du Wayna Picchu jusqu'au temple de la lune. Je marcherai une heure durant sans rien trouver comme ruine. Je fais donc demi-tour et retourne jusqu'au poste de contrôle où il faut signer le registre pour sortir. Il est 14h00, deux cents huit personnes sont passées par là depuis ce matin 7h00, heure de mon premier passage. Le reste de la journée est qu'un enchantement sur le site. Je me plais à faire autre chose que la photo traditionnelle du site, les terrasses et roches donnent libre court à mon éternel et sans danger graphisme. Après que le soleil se soit caché derrière les montagnes, je n'arrive pas à rejoindre Lucho sans me faire remarquer par le seul et unique gardien qui s'occupe de ramener les touristes à la sortie. Je ne pourrai donc pas faire de photo du site de nuit tel que je me l'étais promis. Je redescends dans la vallée, me traîne jusqu'à Agua Caliente. Avale un litre de jus de Papaye pour me donner la force de monter jusqu'aux Eaux Thermales où je vais volontiers me noyer. De retour à la tente je retrouve Lucho qui explique qu'après avoir vu le coucher du soleil depuis le pont de l'Inca où un randonneur de l'Inca Trail a demandé à sa fiancée de l'épouser (et il est retrouvé enfermé dans le site et à dû escalader le portail pour sortir. Nous convenons que le lendemain nous rejoindrons Urubambay à pied en partant de bonne heure, lui par ce qu'il veut voir plusieurs sites Incas avant de retourner en Argentine, moi par ce que j'ai envie d'être à Cusco pour la chaude soirée des élections histoire de me dérouiller ;
il et l'index ;
La route est simple, il s'agit de suivre la voie ferrée dans le sens opposée à notre arrivée pendant trente et un kilomètres (du kilomètre 113 au kilomètre 82). Ensuite nous aurons des bus économiques pour la suite de notre voyage. Nous nous levons à 7h00, passons rapidement au Marché (km 111.5) et nous engageons sur la voie. Nous croisons des ponts datés de 1928 (km 107), un autre site Inca avec terrasse de culture et maison de pierre (km 103), une vieille qui transporte le bois qu'elle vient de couper dans la forêt (km 101). Au bout de deux heures nous devons reconnaître que le parcours est difficile, nous faisons notre première pause (km 98), des porteurs de l'Inca Trail passe devant nous avec des chargements impossible à transporter et pourtant certains courraient pour rejoindre les premiers, tout en mordant dans un concombre, leur coca à eux (?). Plus loin (km 96) nous rencontrons un belge qui a eu la bonne idée de faire le parcours en sens inverse mais en oubliant de prendre des chaussures à semelles dures. Il se ruine donc les pieds depuis l'aube, s'est fait lâcher par ces copains, n'a pas d'eau, pas de fruits et pour seul produit



énergisant une grande bouteille de coca cola de deux litres… Puis se sera le tour d’un paysan en chemise Hawaïenne qui chasse son cochon de son potager (km 95).Longue pause restauration près de la rivière qui coule en contrebas de la voie ferrée (km 92), où nous refroidirons nos pieds. J’ai les épaules complètement meurtries mais la balade est vraiment belle. J’explique alors à Lucho que quand j’ai quitté mon hôtel à Cusco, une embrouille avec le veilleur de nuit pour deux soles m’a contraint à garder toutes mes affaires et ne rien laisser en gardiennage. J’ai donc mes livres, ma centaine de films, ma cantine et plus de linges qu’il n’en fallait pour ces trois jours. Ce matin mon sac devait bien faire 18 kg, à l’heure qu’il est il pèse une tonne au moins.Cela fait maintenant plus de 7 heures que nous sommes partis d’Agua Caliente (km 91) et j’ai me rend compte que je vis à un bras de mer de l’Afrique et à plus de 10.000 km de l’Amérique du Sud… En principe je dois prendre un avion le 03 juillet de Caracas pour rejoindre le Maroc… (km 90) En principe… Bon après tout je dois pouvoir dans quelques mois m’acheter un billet d’avion… Et puis rester en Amérique du Sud jusqu’au mois d’Octobre (km 90.5) devrait me permettre d’apprendre l’espagnol… OK j’ai quelques rendez-vous en Afrique, mais j’avais prévenu que je partais sans trop savoir ce que je faisais de mon voyage… Et puis d’abord venir jusqu’ici, au kilomètre 89 de cette voie ferrée et repartir sans voir la Bolivie que tout le monde me site, le Chili, l’Argentine et Ushuaia… C’est trop bête non ? En plus Lucho m'a invité chez lui en Argentine, alors...Nous arrivons à une gare (km 88), quelques boutiques un autre site Inca et un poste de contrôle de la réglementation de l’agriculture où deux gendarmes des champs nous expliqueront qu’il est interdit de marcher le long de la voie ferrée. Comme nous ne sommes qu’à six kilomètres de l’arrivée, ils nous laisseront continuer dans le même sens. Les deux Suisses Allemands qui arrivent de l’autre côté n’auront pas cette chance.Nous nous traînons de plus en plus (km 86) : Tout est prétexte à une pause. Nous ramassons quelques figues de barbaries, je me pique un doigt et nous poursuivons.Dernière pause (km 84) nous jurons nous en dévorant tout ce qui nous reste. Mon sac pèse désormais deux tonnes, nous avons du mal à nous relever pour achever ce périple et justifions la longueur de la pause par le fait que le soleil qui est en train de se coucher projette un dégradé de couleur sur le sommet de la montagne enneigé que nous apercevons. Je juge même que ces couleurs chatoyantes mérite une photo en Noir et Blanc, puis à cours d’argumentaires, je reprends mon sac de trois tonnes.Urubambay est enfin en vue. De petites lumières nous indiquent que nous arrivons à notre but. Lucho utilise ses dernières forces pour demander où passe le bus pour Ollantaytambo et même essayer de convaincre le chef de gare qu’il devrait nous laisser prendre le prochain train, celui qui est gratuit pour les péruviens et qui ne contiens jamais de touriste. De mon côté je trouve la dernière épicerie du village encore ouverte et emporte deux bouteilles de Gatorade, des fruits et croyant reconnaître des Haba je prends des petits pois.Comme c’est le jour des élections, le minibus qui arrive est déjà bien plein. Les gens sont retournés voter où ils étaient inscrits (les élections sont obligatoires) et une fois le devoir accomplis, ils rentrent. Nous nous frayons un passage puis une place et nous laissons bousculer par la route qui alterne les zones goudronnées et les zones de terres à grandes ornières sans raison apparente.Arrivée à Ollantaytambo, je m’aperçois que dans la ville tout le monde est dehors. Ils attendent le résultat des élections (?) Tant mieux, je suis tellement vidé que je ne sais pas comment j’aurais pu rejoindre Cusco ce soir. A bout de force, j’entre dans le premier restaurant que je vois pour demander où nous pourrions dormir, le joyeux « Qué Tal » que me lance la patronne me fauche plus qu’il ne m’accueille. Je tombe assis sur un tabouret, le regard complètement hagard. Elle me d’où je viens, je lui fait un résumé des cinq pages et elle rigole en me demandant si c’est bien un hôtel économique que je recherche. Sa seule proposition est à l’autre bout de la ville, j’ai un air de plus en plus découragé. Son fils me propose alors d’installer une tente dans le jardin derrière le restaurant, comme il fait déjà froid, personne n’ira utiliser les tables extérieures. Je vais chercher Lucho qui repose les mêmes questions que moi et me confirme que nous avons un hébergement pour 5 soles la nuit, un accès au menu économique à 6 soles au lieu de 8 et l’indication pour accéder à l’entrada económico des ruines de la ville.En montant la tente, nous apprenons que Allan Garcia est en tête de plus de 6 points. La foule que j’ai vu en arrivant n’attendait pas le résultat des élections mais la grande procession pour fêter le saint patron de la ville. Toute la nuit, des danseurs se relaieront devant le parvis de l’Eglise. Quand nous partons nous coucher épuisés ils commencent à peine. Le lendemain au réveil, il ne reste plus que des musiciens et quelques troncs d’arbres fumant.Nous nous séparons là Lucho et moi, lui parts vers Pisca, moi vers Cusco, je n’ai finalement rien vu des élections tel que je le souhaitais, mais l’aventure fut belle.Je lui confirme que je vais rester quelques mois de plus en Amérique du Sud et lui promet de lui dire par où je vais passer pour que nous essayons de nous retrouver.Je m’endormirai dans l’infernal minibus entre Ollantaytambo et Cusco, bousculé par la route et la foule qui montent, descendent et virent sans cesse. A Cusco je n’aurai que le temps de trouver une dizaine de films de plus et mon bus pour Puquio sera déjà au départ, 12 heures de routes, une arrivée à quatre heures du matin complètement gelé. Je m’étais déjà habitué au doux climat de l’arrière pays. A+

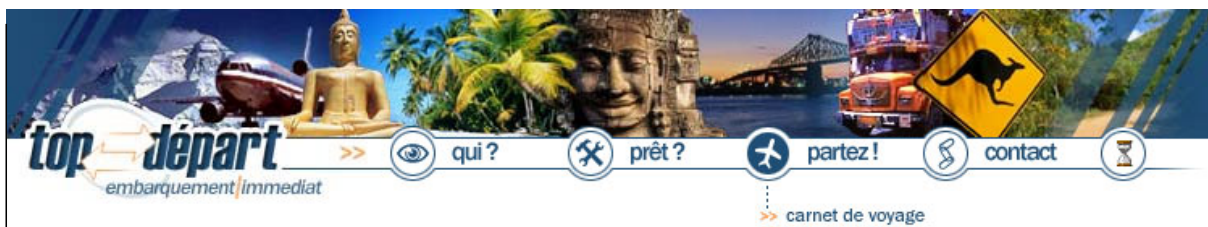
Pérou - Pérou

cbrog

14-08-2006

Hola Amigos,

Je suis désolé, mais je vais être un peu long, je viens enfin tout juste de quitter le Pérou après plus de deux mois et demi



dans ce pays où j'ai vu tant de chose et où j'ai si peu écrit mais beaucoup photographié.

Il y a d'abord eu Lima la dangereuse où dès le premier soir deux jeunes gamins de 16 ans ont essayés sans succès de me voler mon appareil photo que j'avais en bandouillère. Une ville où il était pourtant bien utile de l'avoir toujours à porté de main puisque la campagne des élections battait son plein et que se succédaient les réunions politiques en pleine rue et de nombreuses manifestations.

C'était pour moi un nouveau plongeon dans le voyage en solitaire, la photographie de nuit et la découverte d'une nouvelle langue (Sylvie c'est de l'espagnol que j'aurais du faire tout l'hiver et pas de l'anglais !).

Une brève escapade à Miraflores qui ne m'a pas vraiment enchantée et où j'ai très vite laissé mon projet sur les hommes et la mer, n'y trouvant plus de plaisirs et préférant travailler mon regard de photographe avant d'attaquer un sujet.

Un vol au dessus des étranges lignes de Nazca et j'en avais déjà assez de jouer au touriste, je partais donc vers une petite ville secondaire à la rencontre de Péruvien et sur les conseils du dernier hôtelier, je me rendais à Puquio.

Pas de calme dans cette ville. J'y découvre la manière dont les péruviens fêtent leur saint, arrivant au beau milieu de la fête annuelle de la ville vouée à la sainte patronne.

Premières processions religieuses, premiers concerts aux musiques criardes, premières corridas hors de France avec Matadors, Péones et Impréarios avec qui je partage l'hôtel, mais surtout premières rencontres.

Karine, Thomas et Chris du Canada venus avec un groupe pour un échange culturel : Merci de ce long partage, de mon premier cours d'espagnol sur une table de restaurant et de la redécouverte de la fidélité.

Puquio c'est aussi les premières randonnées en montagne desséchées où les cactus ont des troncs, les poules des plumes aux pattes et les paysannes sans dents, ni aigles et toute en rondeur, des tresses qui leur arrivent aux fesses. Ces dernières s'occupant la journée de traire leur vaches et de regarder pousser l'herbes et la nuit de vendre leur fromage, emmitouffées sous de nombreuses couvertures, dans la poussière des bus de passage.

C'est ici que j'ai été choqué du nationalisme péruvien, des défilés militaires pour vrai défenseur de la patrie mais aussi pour toutes les écoles du lycée à la maternelle. Voir des enfants de 6 ans marcher au pas militaire, habillés en treillis avec fusils en plastiques et char en carton pâte, je vous assure, moi, je ne suis pas fan.

C'est aussi ici que je découvrirais en discutant avec le jeune fils de l'hôtelier que les meilleurs élèves de chaque classe (un garçon et une fille) sont chargés, à la place des professeurs, de faire régner la discipline. On peut les reconnaître au milieu des écoles grâce à leur tenue traditionnelle d'écolier qui est ornée d'insignes, écussons et cordelette qui entoure l'épaule pour tomber en pompon sous l'aisselle. Et la discipline ils savent la faire respecter, mais plus à l'aide de leur matraque blanche que de négociations...

Mais Puquio c'est aussi l'opportunité de visiter une mine d'or, de voir un mineur remuer une écuelle pleine de terre et d'eau pour en dégager quelques infimes poussières qui brillent de mille feux sous le soleil d'altitude.

De descendre dans des mines ouvertes, saignées dans la terre sur une vingtaine de mètres de long, trente de profondeur et à peine soixante centimètre de large. D'entrer dans une galerie de 120 m où l'accueil des mineurs fût une fête et à la lueur des lumières des casques et sous une humidité écrasante emporter une vingtaine d'images prises trop rapidement.

C'est aussi malheureusement entendre le chef d'équipe expliquer qu'il espère qu'il y aura la guerre entre les Etats Unis et l'Iran car cela devrait faire remonter le coût de l'or (les événements du Liban et de Londres n'existaient pas encore) et voir le dernier jour de mes visites tout les mineurs quitter leur campement avec femmes, enfants, oeufs et groupes électrogènes pour des raisons de rivalités entre communes.

Pour finir sur cette ville il y a eu la rencontre d'Uroch et Mojca (tout deux Slovaques) avec qui il y eut tant d'échange d'envie de lecture, d'écoute de musique, de visionnage de film que j'ai ouvert la médiathèque sur mon site.

Entre temps, j'avais déjà fait un saut à Cusco et au Machu Picchu dont je vous ai déjà parlé. Premier site Inca trop vu avant et finalement pas assez embrassé lors de cette épopée. Mais rencontre de Lucho l'architecte Argentin, Topo l'artisan Salvadorien et Meghan l'Américaine perchée.

Cusco au cœur des sires Incas les plus fous et les plus inimaginables. Ollantaytambo la magnifique, les laboratoires agronomiques circulaires de Muray, les Salines en cascades alimentées par une source d'eau chaude salée qui laisse un mirage de couleur jusque dans le fond de la vallée, Chinchero l'immense, Pissac avec ses trois citadelles militaires imprenables, son village aux maisons à étages et son cimetière vidé par les pilleurs de tombes.

Mais aussi Huchuy Cosco, découvert grâce à Gloria Altamirano, une Péruvienne qui a vécu en France et qui souhaite



jumeler ce site avec un parc national Français. En tout cas c'est un site qui mérite d'être plus découvert avec son tribunal à flanc de falaise où les coupables étaient exécutés dans l'instant du jugement, jetés dans un vide de plus de 300 mètres ; son début de pont imaginé par un Inca amoureux d'une belle vivant sur la montagne située à peine à 800 mètres en face et son double palais à trois étages, à moitié détruit par les Conquistadors qui n'avaient sans doute pas assez de pierres pour construire leur demeure.

Et encore Choquequirao l'inaccessible. Trente deux kilomètre de montagne dont les 8 derniers avec 1300 mètres de dénivelés (Alex un grand merci de m'avoir présentée ta maman qui s'est occupé de ma préparation physique dans les Calanques), avec trois jours de nourritures et une tente dans le sac à dos pour découvrir un site plus grand que le Machu Picchu où les archéologues français poursuivent les fouillent et dont je ne ramènerai quasiment aucune images. Aillant voulu goutté au San Pedro (très efficace), j'ai manqué de vigilance le soir alors que je prenais des enfants en photo près du feu de camp. L'un deux s'est servi dans mon sac, emportant le film du jour...

Je n'oublierai pas non plus de vous citer Paucartambo, ville où j'ai vu la fête la plus dégénérée de tout le Pérou. Concours de danses entre troupes professionnelles aux costumes et aux masques multicolores, reprenant l'histoire du pays. Incas, sorciers, conquistadors, paysans, notables et infirmières mimant entre deux processions de la vierge poussiéreuse qui passe sous les hurlements de diables perchés sur les toits hurlants à la mort, l'histoire du pays, avec ses coutumes, ses cultures, ses guerres et ses maladies.

Clou final de cette fête entrecoupée d'apéro pain, vin, queso avec des Marseillais en mission écologique (Pierro, Maria, Laurianne, Fantine, Max et Julien, n'oubliez pas les rendez-vous pris : 15 mai 2007 fête à San Isidro – RdV à 15h sur la Plaza de Toros de os Vintes et le 21 juin 2007, fête de la Musique à Marseille, rendez-vous 52, rue du Tapis Vert dans le premier à partir de 19h) et de levé de soleil magnifique et frigorifique, heureusement soutenue par des bouteilles de rhum, la visite du cimetière de la ville. Jour de commémoration des morts, la famille demande aux danseurs, conteurs et fouetteurs de venir faire une représentation sur la tombe du défunt. Je ne préciserai pas plus ce que font les danseurs, le conteurs vous l'aurez compris raconte une histoire embellissant la vie du défunt, en revanche les fouetteurs font des concours. Deux jeunes d'à peine plus de 10 ans se font face sur la tombe et à tour de rôle se fouette les mollets nus jusqu'à ce que l'un d'entre eux, bien après l'arrivée du premier saignement, déclare forfait.

Pendant ce temps, la famille fait livrer une caisse de bière pour régaler tout le monde, et les nombreux photographes marchent et grimpent sur les tombes avoisinantes pour saisir un cliché.

Le grand final de cette fête s'appelle la Guérilla, elle a lieu sur la place centrale de la ville (qui pour une fois ne s'appelle pas piazza di Armas). Tous les personnages de la fête se lance alors dans une grande bagarre dont le public ne ressort pas indemne. Chariots de feu, oranges qui volent, encens pimentés à l'odeur nauséabonde et bataille de bière contre produit à l'origine indéterminé (style crème anglaise super liquide – mon appareil a adoré) atterrissent sur la foule compacte. Les Incas pourchassent les Conquistador qui une fois achevés sont alors poursuivis par les diables. Les notables passent et vous assènent un grand coup de bible ou de code civil sur la tête. Le toro se défendra bien contre les péons, mais sera tout de même mis à mort et porté à bout de bras pour une vuelta d'honneur.

A la moitié de ces visites, ma route a croisé celle de Gregory, Toulousain qui démarre son tour du Monde. Nous enchaînons depuis les treks, les bus, le stop et les hôtels bon marchés.

Avec lui je suis arrivé à quitter Cusco, l'Ukuku (meilleur bar de la ville, je suis sûr que Coraline et François seront d'accord) et le Pérou, mais pas sans avoir fait un saut à Arequipa où le couvent bien loin des images traditionnelles que nous en avons s'est dévoilés à nous pour deux visites (une diurne, une nocturne) : Un régal d'architecture, de jeux d'ombres et de lumières et donc de photographies.

Tient d'ailleurs entre temps j'ai trouvé sur un marché aux puces Cusquénien un Nikon avec un pur objectif (Estelle tu avais raison, le viseur Nikon est le plus lumineux de tout les appareils que j'ai jamais eu). Du coup j'ai revendu mon Minolta à un réparateur d'une petite ville proche de la frontière. Un réparateur oui car le boîtier n'en pouvait plus (Tu vois Yan, je ne me suis pas encore foulé le doigt à force de déclencher, j'ai eu la carcasse de mon appareil avant).

Il ne nous restait plus qu'à faire un saut sur les Iles Flottantes du Lac Titicaca avant de quitter le Pérou. Mon dernier rouleau Noir et Blanc s'achèvera sur les costumes blanc et noir d'un mariage qui avait lieu sur l'une d'entre elles. J'aurais bien aimé me baigner dans ce lac, mais à 4.000 mètres l'eau est quand même très froide.

Le lendemain nous passons la frontière, Greg qui a oublié du matériel à l'hôtel doit rebrousser chemin : Je rentre donc seul en Bolivie, à Copacabana (pas celle de la chanson) où de nouveau il y a la fête annuelle de la Sainte locale.

Je n'ai plus de film pour prendre des photos, raison pour laquelle j'ai pu reprendre mon stylo avant le clavier. J'ai hâte d'arriver à La Paz pour remonter mon laboratoire ambulante et alléger mon sac de la centaine de films complémentaires que j'ai fait.



En attendant voyager en Amérique du Sud c'est bien plus facile qu'en Chine ou en Russie. Facilité de langue, de partage, de rencontres et de retrouvailles. Un comique de rue – Daniel – rencontré à Puquio, recroisé à Cusco m'a interpellé tout à l'heure dans la rue. Il m'attend pour son show pour lequel je commence à être rodé puisqu'il essaye toujours de m'envoyer les mêmes vanes depuis deux mois.

Je vais le rejoindre, à plus tard.
Cbrog